

Tristan O'Byrne

Structure fixe pour habitants mobiles
Le mouvement : le quasi-hôtel

Travail personnel de fin d'études sous la direction de :

François Delhay, Alain Peskine et François Chaslin.

Ecole d'architecture de Lille, janvier 2004.

Avant-propos

Ce mémoire s'inscrit dans le cadre d'un travail commun de fin d'études qui s'intitule *Structure fixe pour habitants mobiles*. L'équipe est la suivante : Thomas Lorrain, Tristan O'Byrne (moi-même), et Vincent Sorrentino. Notre problématique concerne les habitants mobiles, notre terrain de travail est Euralille.

Notre projet est une proposition commune où coexistent trois programmes principaux, chacun d'entre eux correspondant à une ligne d'étude personnelle développée dans un mémoire. Ces trois lignes d'étude sont pour Thomas Lorrain *La consommation : les logements consommables*, pour Tristan O'Byrne *Le mouvement : le quasi-hôtel*, et pour Vincent Sorrentino *La vie collective : le lieu liant*.

Depuis l'écriture de notre premier sujet de diplôme nous avons consigné les différentes étapes de notre travail dans un document intitulé *Interface eba*. Ce document est un site Internet consultable à tout moment à l'adresse :

<http://perso.wanadoo.fr/everything.but.architecture/>

Une version de ce site est présente sur le Cd-rom joint aux trois mémoires. Nous vous invitons à consulter ce site pour profiter des dernières mises à jour. La version définitive sera mise en ligne le 19 janvier 2004, date de notre soutenance.

Ce mémoire est le prolongement de la réflexion que j'ai entamée lors de mon travail de maîtrise¹ sous la direction de Gérard Engrand.

Les noms propres japonais sont cités dans l'ordre usuel japonais : nom patronymique suivi du prénom.

¹ Tristan O'Byrne - *Le nomadisme, nouvel artefact de notre contemporain ? L'habiter à l'épreuve du paradigme du mouvement* - 2002.

O. Introduction

Nous entrons dans l'ère du mouvement. Malgré une persistance de l'idéal petit bourgeois, nombre de signes le montre : de l'imaginaire des poètes à la trivialité de nos nouveaux modes de vie, le mouvement semble constituer le fondement d'un nouveau paradigme contemporain. Fini le modernisme et ses machines, l'avenir est à la matrice protéiforme. Il semblerait que nous soyons devenus des nomades emportés par l'incessante versatilité du monde présent, à la merci du système économique libéral et de son mercantilisme. Mais contrairement aux peuples nomades traditionnels pour qui l'enjeu est le départ, la mise en mouvement, notre problème serait plutôt la halte.

En fait, nous nous comportons comme des bernard-l'hermite, errant de coquilles en coquilles sans plus de réel attachement. Voyons comment nous consommons l'hôtellerie : parfois les hôtels premier-prix, ordinairement simples lieux de passages, deviennent des logements précaires pour certains travailleurs temporaires ou plus trivialement des salons télé pour matches de foot. Un autre exemple est la colocation. Nos périodes d'habitat devenant courtes, il est difficile de construire une vie *normale*. Alors nous vivons en colocation après l'âge limite de nos conditions d'étudiants pour pouvoir être libres confortablement et acquérir prématurément les signes d'un mode de vie bourgeois. Habiter prend alors une couleur particulière, désacralisée sans doute.

Ceci est rendu possible, en bonne partie, grâce à l'évolution des objets dont nous nous entourons. Il y a d'abord ceux dont on n'a cure qui sont les objets jetables : briquets, rasoirs, assiettes, meubles en kit, etc. Il y a ensuite ceux que l'on emporte qui sont presque une extension du corps : téléphones, walkmans, vêtements, *laptops*², etc. Nous ne nous déplaçons pas avec notre maison sur le dos mais avec les objets qui permettent de faire nôtre n'importe quel espace vacant.

Selon la durée ou la fréquence de nos déplacements, les espaces dont nous nous emparons sont différents ou, en tout cas, la manière dont nous nous les approprions est différente. Pour des habitants mobiles qui auraient besoin d'habiter pour une durée courte mais avec une fréquence élevée, par exemple un jour par semaine ou une semaine par mois, l'hôtellerie classique semble un peu faible et la location dispendieuse. Dans un tel contexte il faudrait penser un nouveau système qui soit quasiment un hôtel mais avec un gain de convivialité et d'habitabilité, où l'on puisse se sentir chez soi, chez nous : le *quasi-hôtel*. Il est évident que le site synthétisant ici et au mieux le contexte contemporain est Euralille. C'est pourquoi il semble pertinent, quoique insensé, de vouloir compléter le plan de Rem Koolhaas qui avait prévu une troisième tour au-dessus de la gare Lille-Europe.

Rem a joué d'un paradoxe lié aux mouvements qu'il nomme la congestion. En faisant se croiser un maximum de réseaux de déplacements, il crée une densité telle qu'un point fixe peut apparaître, et c'est au cœur de ces flux que le projet vient s'ancrer. Cependant pour la réalisation de cette tour de logement il pense à Shinohara Kazuo, architecte japonais qui décide de fonder son travail sur la notion de vide. Pour Koolhaas, grâce à la congestion, la densification génère les possibles, pourtant la notion de vide est loin d'être absente de son discours.

Au Japon, notamment dans la cosmogonie shinto, le vide est créateur. Il est un principe d'ordonnement : ce n'est pas un hasard si Tokyo mégapole tentaculaire est construite autour du lieu vide que constitue le palais impérial. J'aimerais m'efforcer, en retenant cette idée de vide créateur, de trouver une méthode de travail permettant de générer des formes et des événements pertinents pour le projet d'architecture.

² Ordinateur portable.

I. L'ère du mouvement

Il paraît évident que l'imaginaire collectif concernant le projet de vie est sédentaire. Je m'explique. Il est socialement reconnu que la réussite passe par la construction d'une vie stable avec comme ligne de mire l'image idéale de la famille nucléaire et comme finalité la transmission d'un héritage, certes moral et intellectuel, mais avant tout matériel. Plus concrètement : vivre en couple, élever des enfants, accumuler des richesses. Comme il est question de stabilité, la capitalisation sous forme de bien immobilier devient l'enjeu de tous les désirs et la maison l'objet parfait à transmettre. L'homme « normal » est sédentaire.

Or, il paraît aussi évident que le monde contemporain n'est pas celui de grand-papa. Je m'explique. Les raisons de quitter son lieu de vie sont légions. Qu'elles soient professionnelles, sentimentales, matérielles, choisies ou imposées ces occasions ne sont plus exceptionnelles. Combien de mutations, de réorientations professionnelles pour une carrière ? Combien de couples unis pour une vie ? La normalité s'est marginalisée sourdement, les rêves probables devenus hypothétiques. La vision de l'avenir à travers le prisme de la sédentarité s'obscurcit ; il serait temps de l'éclairer différemment.

La société dans son entier s'est mise en mouvement(s). Mouvements pendulaires des déplacements quotidiens, aléatoires des aléas professionnels, pulsatifs des départs en week-end, oscillatoires des vicissitudes sentimentales... Par-delà les phénomènes de modes, *mouvement, fréquence, vitesse* ou *réseau* font partie du champ sémantique de notre contemporanéité. Champ sémantique que semblent partager les sociétés nomades.

Alors, sommes-nous devenus des nomades ?

I.1. La norme

Je postule qu'un changement important est en cours au niveau sociétal. Il me faut donc faire le point entre le préalable et l'ensuite. C'est pourquoi je tiens à évoquer ici la question de la norme pour tenter de saisir les évolutions factuelles en regard des mentalités.

Se demander ce qu'est la norme est une étrange entreprise. S'agit-il de constater statistiquement ce qui est, ce que les individus, dans leur ensemble, font ou ne font pas, de compter en quelque sorte ? Ou de sentir ce qui, pour chacun, paraît être normal, c'est à dire ce qui est, hors de toute véracité statistique, socialement reconnu comme conforme ?

On peut considérer que ce qui est conforme à la normalité, dans l'esprit des populations, est ce qui est majoritaire. Le comportement normal est le comportement que la majorité adopterait. Ou alors ce serait le comportement de l'homme moyen. On s'approche alors de la conception de Lambert-Adolphe Quételet³ que développe Gilles Châtelet⁴ dans son chapitre intitulé « De l'homme moyen comme déchéance statistique de l'homme ordinaire ». Pour Quételet, « *l'homme moyen est à la nation ce que le centre de gravité est à un corps* ». De ce point de vue, par exemple, le plus beau visage est celui qui apparaît en faisant la moyenne des traits de la totalité d'une population, ou alors, la conduite la plus sage est celle qui approche au plus près l'ensemble des comportements de l'homme moyen. Pour lui les grands hommes, les « génies », sont ceux qui parviennent à incarner au mieux l'« homme moyen », puisque ce dernier possède une capacité maximale pour concentrer et résumer toute une époque. La norme serait une abstraction issue d'un double mouvement de dissolution (des caractères particuliers de la multitude) et d'agrégation (en un modèle de référence) qui structurerait le corps social.

Cependant il s'avère parfois que ce qui *est* ne corresponde pas - ou plus - à ce qui *doit être* ; que l'on considère comme évident un comportement ou un affect qui est en réalité minoritaire. Il se pourrait enfin que la norme puisse être une chose édictée en dehors de toute réalité dans un but de contrôle ou d'asservissement. (Il paraît cependant indécent d'imaginer qu'une telle éventualité puisse se révéler plausible dans un contexte démocratique...)

En tant qu'aspirant architecte, ce qui m'intéresse pour cette étude est bien évidemment, et par exemple, de spéculer sur ce que pourrait être la norme en matière d'habiter. C'est à dire de me demander, d'une part, quelle est la norme fantasmée et, d'autre part, quelle est la norme statistique.

Ayons une approche sensée de la situation :

« La société semble encore parcourue par ce grand frisson qu'est l'idéal patriarcal. L'absolue jouissance étant de vivre en couple dans une adorable demeure et d'y élever les enfants que madame habillerait de vêtements achetés par ses soins et parcimonie avec l'argent durement gagné par monsieur. Pour que la fortune, si précieusement préservée et fructifiée, soit transmise à ces aimés chérubins quand l'heure du repos aura enfin sonné. »

Même si la tendance actuelle semble pencher vers le fait que monsieur achète ses slips tout seul, ce libelle douteux, qui semblerait tiré de je ne sais quelle publication satirique, traduit pourtant bien, avec, il est vrai, une bonne dose de mauvaise foi et une grande subjectivité, ce qu'il serait vain d'essayer d'exprimer convenablement d'une manière aussi concise. Plus explicitement, ce que je tente de montrer ici, c'est que l'imaginaire collectif paraît encore pétri d'une idéalisation de la famille nucléaire que les Lumières, puis le Modernisme, au nom de l'individu, ont porté aux nues ; que la linéarité, la stabilité, la constance sont des valeurs reconnues comme éminemment positives. Pourquoi ?

³ Lambert-Adolphe Quételet (1796-1874) : mathématicien, statisticien et astronome belge.

⁴ Gilles Châtelet - *Vivre et penser comme des porcs, de l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés* - éd. Exils, essais - 1998.

Comme aiment à le rappeler messieurs Michel Maffesoli et Denis Couchaux⁵, la sédentarisation est un préalable à l'apparition de l'Etat. Il est donc avéré que notre société est sédentaire. De plus, l'immobilisation étant le meilleur prélude au contrôle des populations et, accessoirement, des mœurs, le pouvoir quel qu'il soit a toujours intérêt à réglementer et contrôler la circulation, de manière à asseoir sa stabilité. En quelque sorte, la sédentarisation permet l'apparition de l'Etat qui lui-même encourage la sédentarité...

Or, s'il y a Etat, c'est que les populations se sont agrégées d'une manière ou d'une autre et que leur imaginaire en est conformé, fatalement. Georges-Hubert de Radkowski⁶ nous rappelle que le bien des sédentaires est le lieu. Il nous révèle aussi que le lieu est au centre, qu'il est le centre. L'homme qui habite le lieu se trouve alors au centre du monde. Outre le *lieu* qui garde, Radkowski définit la sédentarité par une autre locution : le *chemin* qui guide ; sachant qu'il n'y a pas de lieu sans chemin. Le sédentaire peut donc, au mieux, cheminer d'un lieu à l'autre, c'est à dire d'une centralité à une autre. Que cela implique-t-il dans les mœurs ?

Le sédentaire s'attache au lieu et lui donne une importance de premier ordre. Ce qui se traduit par une formidable propension à la propriété foncière. L'acquisition, la construction ou la transmission de l'habitation, de la *maison*, sont les objectifs primordiaux à atteindre et les signes d'une réussite ou, plus simplement, d'un *être au monde*. Il est vrai, comme l'analyse finement Yves Grafmeyer⁷, que le logement n'est pas une marchandise comme une autre. D'une part le « *produit-logement* » des sédentaires ne saurait être dissocié du support physique qui préexiste à sa construction. Le terrain, ressource rare et convoitée, est incontestablement un élément constitutif de la valeur du logement. Les transactions portant sur les logements engagent donc plus que leurs coûts spécifiques de production, et le logement y gagne également une valeur symbolique. La maison crée un lien unissant la famille et devient l'emblème de son attachement à un lieu, elle devient la *maison de famille*. D'autre part, un facteur déterminant des immeubles est leur durabilité. De ce fait les biens immobiliers représentent typiquement ce qui peut être transmis d'une génération à l'autre par voie d'héritage ou de donation. De plus, il est vrai que l'on peut s'attacher durablement à son logement, ne serait-ce que pour des raisons budgétaires. Cela coûte de déménager, y compris d'un point de vue symbolique. Cela implique nécessairement une rigidité dans ce que Grafmeyer nomme la *trajectoire résidentielle*. La trajectoire la plus fréquente est celle-ci : d'abord être locataire, puis, avec de nouveaux moyens financiers, de nouveaux modes de vie (mariage, enfants...), devenir propriétaire. Le passage du statut de locataire à celui de propriétaire semble effectivement beaucoup plus fréquent que l'inverse, ce schéma dominant étant en plus socialement valorisé. Etre propriétaire signifie : sécurité, placement économique, constitution d'un patrimoine transmissible à la descendance... Il faut savoir d'ailleurs que des ménages d'origine modeste peuvent se montrer particulièrement enclins à acquérir, en même temps que leur logement, les signes visibles d'une réussite sociale, fut-elle toute relative. Dans d'autres cas, la volonté d'accéder à tout prix au statut de propriétaire s'analyse plutôt comme un substitut à une promotion socioprofessionnelle jugée hors d'atteinte. Le pavillon devient alors le rêve ultime, ce sur quoi l'avenir se projette.

N'est-il pas fascinant de voir jusqu'à quel point certaines familles sont prêtes à s'endetter pour en faire l'acquisition ? Et avec quelle obstination les gouvernements encouragent la propriété immobilière ? D'ailleurs, ces dirigeants, qu'ont-ils à y gagner ? Peut-être la tranquillité de savoir ces populations fixées et contrôlées...

Et pourtant !... l'époque semble charnière. Nous nous trouvons tiraillés entre deux idéaux, deux modèles. Le premier est ce rêve de stabilité, de construction qui se trouve être à son paroxysme dans la relation que l'on noue avec l'habitation, avec la « pierre ». Le deuxième est cette nécessité, ce besoin de

⁵ Michel Maffesoli - *Du nomadisme, vagabondages initiatiques* - éd. Le livre de poche - 1997.

Denis Couchaux - *Habitats nomades* - éd. Alternative et parallèles - coll. AnArchitecture - 1980.

⁶ Georges-Hubert de Radkowski - *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme* - éd. P.U.F. - 2002.

⁷ Yves Grafmeyer - *Sociologie urbaine* - éd. Nathan Université - 1995.

mouvement.⁸ Nous allons voir, même si cela paraît paradoxal, comment notre société a insidieusement changé de paradigme, et quelles en sont les conséquences quant à notre rapport à l'habiter.

⁸ En effet, malgré tout, la proportion des français propriétaires de leur logement est restée constante depuis 1988. Voir : Laurence Duboys Fresney - *Atlas des français* - éd. Autrement, sciences humaines - 2002.

I.2. Le mouvement

Il semble que notre époque voie resurgir un inébranlable besoin de mouvement, de liberté. Certains y voient une tendance naturelle de l'homme, comme une disposition fondatrice de la nature humaine. A ce propos, Michel Maffesoli⁹, dans la grande tradition postmoderne se pose une question séduisante : « *cette société si bien réglée n'est-elle pas en train de crever d'ennui ?* ». Sa réflexion se construit à partir d'un regard critique posé sur la modernité. Il est vrai que dans un souci d'humanisme, au nom du progrès, la modernité a voulu classer, ordonner et surtout rationaliser le monde au point de le figer, de vouloir même domestiquer les masses ou, en langage moderne, les « éduquer ». De plus l'organisation rationnelle et mécanique de la vie sociale moderne, fondée sur l'autonomie, c'est à dire l'exaltation de l'individu, a engendré une sérialité aboutissant à une certaine déstructuration du corps social. Il est évident que l'on ressent une certaine apathie des populations face aux questions citoyennes ; la défection face aux problèmes politiques n'est plus une nouveauté. Pascale Weil¹⁰, une spécialiste du monde de la publicité qui travaille sur notre société, son imaginaire collectif et ses rapports à la consommation, rappelle que les sociétés modernes trouvaient leur sens non pas dans un mythe fondateur comme pour les sociétés primitives, mais dans un projet, une utopie futuriste. Et comme le temps d'atteindre la perfection celle-ci ne correspond plus à grand chose, il est logique de voir une société un peu perdue qui erre, apparemment sans but précis, pour se retrouver...

Le modernisme du vingtième siècle fut l'apogée d'une construction sociétale nécessairement figeante. Mais celle-ci, prophétise Maffesoli, est ébranlée. Qu'ils soient mentaux, physiques ou même chimiques, les comportements de fuite sont légions. Nous pouvons alors penser que nous nous trouvons à un tournant historique que nombres de signes viennent augurer. Maffesoli regarde avec joie les manifestations dionysiaques, toutes ces formes d'orgies collectives si effrayantes. Car, face à une société se voulant parfaite et « pleine », s'exprime la nécessité du « creux », de la perte, de la dépense. Et c'est en étant attentif « au prix des choses sans prix », comme dirait Duvignaud¹¹, que l'on saura donner du sens à tous ces phénomènes qui, au premier abord, ne veulent pas en avoir.

Durkheim a pu parler d'une « soif de l'infini » toujours présente dans les structurations sociales. « *Serait-elle à nouveau à l'ordre du jour ?* » se demande Maffesoli. En effet le mouvement reprend : hippies, ravers, touristes, travailleurs, tous sont en marche. Les exemples ne manquent pas pour peu que nous les cherchions. Par exemple, le bouddhisme est en vogue. Pour celui-ci le devenir est l'être et l'être le devenir. Le zen insiste sur la nécessité de ne pas appartenir à un lieu si l'on veut atteindre une possible réalisation de soi dans la plénitude du tout. De plus, quasiment toutes les religions font l'apologie de l'errance. De l'errance du peuple juif, aux périple récurrents des prophètes, le voyage est initiatique, il initie, il initialise. D'après Jung, Satan serait le « fils errant » de Dieu. C'est dire si ce thème est porteur, aussi loin qu'on y regarde et quelle qu'en soit la direction.

Durkheim a mis en évidence que les sociétés quelles qu'elles soient sont régies par un va-et-vient entre des moments de congrégations et des moments de dispersions. Pour Maffesoli ces « variations saisonnières » des sociétés sont de nature *religieuse* (à comprendre ici dans le sens le plus large du terme, c'est à dire *mise en relation*). L'errance s'inscrit dans la structure même de la nature humaine. L'errant illustre la quête perpétuelle de soi, tel l'alchimiste ou le pionnier qui se bat toujours pour faire reculer les frontières. Il est intéressant de voir que le monde grec repose sur une dialectique entre l'enracinement

⁹ Michel Maffesoli - *Du nomadisme, vagabondages initiatiques* - éd. Le livre de poche - 1997.

¹⁰ Pascale Weil - *A quoi rêvent les années 90. Les nouveaux imaginaires. Consommation et communication* - éd. du Seuil, points, essais - 1993.

¹¹ Duvignaud, Durkheim et Jung sont cités par Michel Maffesoli in - *Du nomadisme, vagabondages initiatiques* - éd. Le livre de poche - 1997.

dans les cités et le cosmopolitisme. Sa force est son ouverture. Ce sont les voyageurs, commerçants, artistes, penseurs qui d'une cité à l'autre créent un lien et favorisent une culture commune. Le mouvement rassemble.

Il y a toujours un retour à des formes archaïques, on peut donc penser que l'errance, le nomadisme, qui furent à l'origine de toutes les sociétés, contribuent, à nouveau, dans la marge, à la construction de la réalité sociale contemporaine. L'homme post-moderne (ou *postmoderne* ?)¹² est hanté par le nomadisme, la preuve en serait la mobilité - que les déplacements soient individuels ou de masse, voulus ou subis. Effectivement, nous assistons à des migrations journalières qui concernent le travail ou la consommation, à des migrations saisonnières qui s'illustrent par le tourisme et les voyages, ou encore à une mobilité sociale qui peut induire des déplacements massifs de populations résultants de fortes disparités économiques. Cette circulation est réelle ou fantasmée. En effet, les routes, les avions, les navires permettent un déplacement physique alors que les réseaux tels que l'Internet et la télévision offrent des transferts virtuels.

Avec une approche très différente Pascale Weil¹³ nous entraîne vers des conclusions assez proches. Son étude est orientée vers « la société de communication », et porte sur nos comportements et nos imaginaires de consommateurs.

L'individu est narcissique, et d'autant plus que non content d'être amoureux de sa propre image, il est à la recherche de son identité. Il a besoin des autres pour s'estimer lui-même et il recherche leur approbation. Mais c'est à travers les objets qu'il se construit. Il devient la cible ultime de la consommation et les produits deviennent pour lui des chemins initiatiques vers sa quête d'identité. Ce qui, par exemple, peut faire dire à Jacques Attali que « nous sommes plus incertains et plus tempérés dans nos démarches, nous promenons nos prothèses miniatures, portatives et nomades »¹⁴. De plus, pour Pascale Weil, dans notre imaginaire actuel l'individu est holistique¹⁵. Il semblerait que l'individu appréhende de manière complète ce qu'hier il compartimentait, qu'il réévalue ses choix d'homme par rapport à ses choix de consommateur. La société est devenue complexe, connectée, interdépendante, et de ce fait l'individu devient lui-même un écosystème intégré à un éco-environnement. Pour illustrer ces interactions, ces chevauchements on peut considérer la *beauté* dont les produits parlent aussi de forme et de santé. La beauté se nourrit de santé et l'alimentation devient cosmétique. L'individu se percevant comme un écosystème, il affirme ce caractère holistique dans l'évolution de ses habitudes alimentaires, de la mode, dans son imaginaire de la technologie, de l'architecture ou de sa vision de l'entreprise. Ces considérations à priori très mercantiles sont tout de même riches de sens. Voyons par exemple l'intérêt de cette locution à première vue ridicule : « de la ménagère à la manager ».

Longtemps on ne nous a donné à voir de la femme qu'un modèle unique, ou plus exactement on la figeait pour chaque représentation dans un rôle caricatural. On représentait la mère, l'épouse, la ménagère, la putain ; même le rôle d'*executive-woman* contribuait à cette partition. Le seul modèle valable aujourd'hui est celui de la femme rejetant les modèles. Son image a toujours été kaléidoscopique, instrumentalisée dans ses fonctions. Aujourd'hui on regarde cette virtuosité avec bienveillance car la mobilité et l'adaptation sont des valeurs en hausse. Sa flexibilité est complète, multidimensionnelle, polyvalente et riche d'expériences.

Dans les années 60-70 tout semblait s'affronter : l'ancien et le moderne, les femmes et les hommes... Puis durant les années 70-85 une période de déstructuration fait la transition vers une période où prédominent les logiques d'alliances, les notions de dialectique, de négociation, d'échange

¹² La distinction est utile : par *post-moderne* j'entends : qui se situe après la modernité, et par *postmoderne* ce qui se rapporte au postmodernisme (qui a un sens idéologique).

¹³ Pascale Weil - *A quoi rêvent les années 90. Les nouveaux imaginaires. Consommation et communication* - éd. du Seuil, points, essais - 1993.

¹⁴ Attali est cité par Pascal Weil in *op. cit.*

¹⁵ *Holos* : tout en grec.

(cohabitation, métissage, dialogue, communication...). D'après Weil, notre post-modernité engendre un imaginaire plus évolutionniste que révolutionnaire.

Dans les entreprises privées on passe du *hard* au *soft & flex*, du travail linéaire et séquentiel à l'organisation de réseaux interactifs ou à la constitution d'équipes pluridisciplinaires. Il faut tout simplement allier les diverses fonctions de l'entreprise avec cohérence et synergie, décloisonner, échanger. L'entreprise répond aux exigences de la complexité et transforme volontiers les approches structuralistes et organisationnelles en approches des flux et de leurs circulations. Un projet d'entreprise se définit en termes de service rendu à la communauté, de communication, de négociation, de transparence, de transversalité, en bref, de fluidité.

Quant à lui le « consommateur » avait auparavant confiance en l'avenir et se préoccupait peu de son rapport à la collectivité, il misait sur un avenir rassurant et était tenté de s'engager, d'acheter à crédit, de spéculer, de s'endetter. La situation s'est complexifiée et même si elle s'est fluidifiée, elle demeure opaque pour le consommateur. Ces phénomènes tels qu'une situation politique moins stable ou une croissance économique moins évidente génèrent un manque de confiance en l'avenir, du coup ces consommateurs ont besoin de hiérarchiser leurs valeurs à nouveau. Et finalement la société de consommation s'étend et s'adresse à un individu plus soucieux de la qualité globale de sa vie. On retrouve en quelques sortes des valeurs proches de l'esprit nomade où l'accumulation n'est pas une fin en soi, et où la liberté est plus importante que la thésaurisation. On remplace par exemple le confort matériel par des services immatériels, la valeur par le juste prix.

La conclusion est amusante et instructive, Pascale Weil avoue enfin : l'ordre marchand de la libre circulation des marchandises a besoin d'un imaginaire valorisant la libre circulation des hommes et des idées. Voilà le secret de Polichinelle : le Marché a intérêt à ce que le monde soit fluide. Il met alors l'accent sur ce qui est du champ opératoire de l'imaginaire de la communication. Des termes comme *relier*, *dialoguer*, *négoier* ou encore *circulation*, *propagation*, *fluidité sociale et spatiale* sont ses nouveaux chevaux de bataille. Nous sommes bien loin du temps où les industries paternalistes s'approprièrent et fixaient des populations afin de s'assurer leur disponibilité à travers les générations.

Pour Weil, le citoyen s'est replié sur sa tribu faute d'une participation suffisante à la vie publique et politique. Là où Maffesoli voit une manifestation sublime et éminemment positive de l'ère postmoderne, Weil ne voit que l'hypocrisie du Marché qui, finalement, n'interpelle l'individu comme une personne que dans son attitude de consommateur. Et voilà pourquoi celui-ci se replie sur son clan, sa famille, sa corporation ou ses réseaux (pourquoi pas mafieux d'ailleurs, ceux-ci sont peut-être un modèle de système relationnel ?).

Dans le même ordre d'idées Gilles Châtelet¹⁶, dans son chapitre justement intitulé : « La démocratie-marché sera fluide ou ne sera pas : nomades fluides et ringards visqueux », confirme que le Marché aime effectivement la fluidité et que celui-ci fait la promotion du « nomadisme » et de la flexibilité. Pour lui l'automobile est censée assurer la domestication de gigantesques masses humaines afin de forger des milliards de psychologies d'*hommes moyens à roulettes*, singeant partout, jour et nuit, les fluidités et les compétitions du Grand Marché. Le *péto-nomadisme* de l'*homme moyen à roulettes* incarne le « dynamisme » de la société civile. Alors on comprend mieux Gaston Bachelard quand il dit que « *l'homme est une création du désir et non pas du besoin* »... peut-être pas de son propre désir, d'ailleurs.

Même si ce phénomène ne fait pas l'unanimité parmi les populations, pour de bonnes et de moins bonnes raisons il paraît indubitable que nous sommes dans l'ère du mouvement. En effet, à voir le succès improbable d'ouvrages aussi pénibles que *Matin brun*¹⁷ de Franck Pavloff, que l'on n'hésite pas, dans tous les médias et cours d'écoles, à qualifier de « prophétique », on sent que la peur de la répression se fait sentir. Assurément, aussi insultant à la littérature soit-il, ce pamphlet est fortement

¹⁶ Gilles Châtelet - *Vivre et penser comme des porcs, de l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés* - éd. Exils, essais - 1998.

¹⁷ Franck Pavloff - *Matin brun* - éd. Cheyne - 2002.

révéléateur de l'état d'esprit sécuritaire qui règne en maître sur les années 2000. On peut se dire que cette psychose réactionnaire est le signe de la peur, beaucoup plus profonde, de la sourde vague mouvante qui nous enlève vers la prochaine ère nomade.

Indubitablement, « *la vitesse est un nouveau monde* » nous dit Paul Virilio. Et dans ce monde il semble urgent d'y penser l'architecture autrement.

I.3. Sommes-nous devenus des nomades ?

Même si la nostalgie du patrimoine nous fait encore acheter des maisons à l'ancienne à la campagne, Augustin Berque¹⁸ avance que cette authenticité n'est plus la nôtre, que l'enracinement qu'on y recherche est nié dans notre vie, ne serait-ce que par les migrations nécessaires pour nous y rendre corporellement. Il me semble donc légitime de considérer que le logement mérite une certaine remise en question. Déjà en 1964 Radkowski comprend que « *l'architecture [...] ce concept qui désigne une réalité créée par les sédentaires, nous l'appliquons à l'art de bâtir aujourd'hui, croyant - ou feignant de croire - qu'il s'agit toujours essentiellement de la même chose* »¹⁹. D'après lui « *l'habitat nomade n'a pas de « partie liée » avec l'akoumène*²⁰ », les sociétés nomades ne se projettent pas sur leur territoire : elles sont leur territoire.

Et pour nous quel est-il ? Au *crépuscule des sédentaires*, comment allons-nous habiter la Terre ? Habiter n'est pas seulement résider, mais aussi arpenter. L'espace centré des sédentaires est remplacé par un espace-réseau dont les mailles sont constituées par les différentes voies ou systèmes de communication. « *Nous les nomades ?* » se demande Radkowski. Il semble en effet que, dans une certaine mesure, nous le soyons devenus. Il ne s'agit même pas nécessairement de voyager *effectivement*. Comme disait Jean Cocteau²¹ à propos de Django Reinhardt : « *il a vécu comme on rêve de vivre : en roulotte. Et même lorsque ce n'était plus une roulotte, c'était encore une roulotte* ». Alors que le sédentaire, même en voyage, reste sédentaire, le nomade, même s'il ne voyage pas, reste un nomade, nous confie Jean-Pierre Liégeois²² à propos des Tsiganes. Arrêté, il reste voyageur. Le nomadisme est en définitif un état d'esprit autant qu'un état de fait.

Les hommes n'ont sans doute jamais déménagé aussi fréquemment²³. Il est évident également que le rapport au mobilier a changé. Aujourd'hui, on ne conçoit plus son intérieur pour la vie, les meubles en kit ont su s'imposer et leur renouvellement est fréquent, les innovations techniques et les économies d'échelle ayant mis ces produits à la portée de tous. Même s'il subsiste encore un attachement au logement, déjà les éléments qui le constituent ne nous sont plus aussi chers. D'ailleurs, les objets qui nous sont les plus précieux sont sans doute les objets qui nous accompagnent hors de chez nous. Les objets sont consommés ou alors font partie de notre équipement, ces biens sont devenus instrumentaux. De contemplative notre science est devenue opératoire.

Malgré l'absence de cloisonnements ou de barrières physiques les nomades circonscrivent leur monde mentalement. Les espaces sont alors marqués symboliquement. Ce sont donc ces objets mobiles qui nous permettent de symboliser comme nôtres des espaces temporaires. Un pyjama et une trousse de toilette suffisent pour occuper une chambre d'amis ou d'hôtel sereinement ; une guitare et un sac de couchage délimitent un espace sur l'immensité d'une plage ; un téléphone mobile peut même nous donner le don d'ubiquité en nous permettant d'occuper symboliquement un lieu où nous ne sommes pas !

¹⁸ Augustin Berque préface in Georges-Hubert de Radkowski - *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme* - éd. P.U.F. - 2002.

¹⁹ Georges-Hubert de Radkowski in *op. cit.*

²⁰ Espace habitable de la surface terrestre.

²¹ Cité par Jean-Pierre Liégeois dans son livre *Tsiganes* - éd.PCM - 1983.

²² Jean-Pierre Liégeois in *op. cit.*

²³ Pour en connaître les motifs et les modalités de manière exhaustive, voir : Dominique Desjeux, Anne Monjarret, Sophie Taponier - *Quand les français déménagent - Circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie des français* - éd. P.U.F. - 1998.

« *Nomades, nous nous déterminons par notre projet : non par ce que nous sommes, mais par ce que nous devenons ; non par ce que nous savons, mais par ce que nous cherchons ; non par ce que nous avons, mais ce dont nous manquons* »²⁴. Jolie définition de Radkowski qui nous rappelle finalement que nous sommes ici et maintenant dans un devenir perpétuel, que le nomade a une existence « *pour rien* », qu'il est une étoile filante dans la beauté du geste...

Une constante de ce *nomadisme post-moderne* semble être la nécessité impérative du mouvement. Qu'elle soit intrinsèque ou extrinsèque, elle est indéniable et constitue la base de toute réflexion à propos de ce *nomadisme*²⁵, ce nouvel état de fait de notre contemporanéité. Nombre d'exemples dans la littérature ou la bande-dessinée d'anticipation du vingtième siècle ont prédit ce phénomène qui s'ourdissait déjà et ne se manifestait alors d'une manière consciente que de manière marginale et anomique (je pense par exemple à la *beat generation*²⁶ ou, plus récemment, aux *rave-parties*). La particularité de la littérature de science-fiction est d'utiliser un prétexte scientifique fantasmé pour créer une situation originale et invraisemblable qui sert de base à un récit dont le sens profond apparaît de manière métaphorique. L'auteur transpose dans le domaine de l'imaginaire des préoccupations qui lui sont contemporaines. La science-fiction n'est donc pas la littérature d'un « ailleurs » absolu ; au contraire, elle nous ramène à nos angoisses, échafaude des métaphores de notre vie matérielle et spirituelle. C'est pourquoi Christopher Priest²⁷ quand il parle du nomadisme invente un prétexte invraisemblable : pour ne pas sombrer dans le passé, une ville entière doit se déplacer continuellement vers *l'optimum*, zone mouvante où les distorsions temporelles sont nulles. Priest crée une situation paroxysmique où, finalement, il illustre simplement la condition des nomades qui est de chasser une proie en perpétuelle fuite. Ou comme le définit Radkowski : « *sur la piste, la prise* ».

Pour Luc et François Schuiten²⁸ la nécessité vitale qui pousse leurs personnages à l'errance est qu'ils vivent à l'intérieur d'une planète creuse qui tourne comme une balle qui roule. Ils doivent alors rester « en bas » pour ne pas tomber... Dans *Akira*²⁹, Tokyo est rasée par un phénomène inexplicable ressemblant à une explosion nucléaire. Suite à une blessure, Tetsuo, adolescent mutant membre d'une bande de motards, devient homme-machine en se recréant un bras à partir de matériaux issus des ruines de l'ancienne ville. Il devient alors protéiforme, créateur et destructeur. Sa forme matricielle est finalement ce qui l'annihile quand il décide de s'établir et de régner. Dans ce monde versatile, aucun pouvoir sclérosant ne peut prendre le dessus, car comme peut dire Jean Duvingneaud³⁰ : « *il n'y a pas de Machiavel des steppes parce qu'il n'y a pas d'Etat nomade* ».

Il est intéressant de voir que ces créations fantastiques abondent de visions architecturales : par exemple, la ville-machine du *Monde inversé* qui doit se déplacer en permanence sur des rails, ou les chariots que traînent et retiennent les habitants de la *Terre creuse*, ou bien encore la kyrielle de modules mobiles qu'empruntent systématiquement les *Naufragés du temps*³¹ à travers le cosmos et les anneaux de Saturne.

Schuiten et Peeters³² vont même jusqu'à imaginer une ville carnivore qui se fait et se défait aux pas du visiteur inopportun afin qu'il se perde à jamais, dévoré par cette cité mouvante, sans cesse différente et pourtant toujours composée des mêmes items architectoniques. Cette ville n'est-elle pas une brillante

²⁴ Georges-Hubert de Radkowski - *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme* - éd. P.U.F. - 2002.

²⁵ Ce nomadisme *post-moderne*, hypothèse d'un phénomène contemporain au sein de nos sociétés, est à distinguer du nomadisme sociétal des peuples nomades.

²⁶ Lire Jack Kerouac.

²⁷ Christopher Priest - *Le monde inversé* - éd. Folio - 1974.

²⁸ Luc et François Schuiten - *La Terre creuse, Zara* - éd. Les humanoïdes associés - 1985.

²⁹ Katsuhiko Otomo - *Akira* (1984) - éd. Glénat - 1999.

³⁰ Auteurs divers - *Errants, nomades, voyageurs* - Catalogue d'exposition - Centre de Création Industrielle / Centre Georges Pompidou - 1980.

³¹ Jean-Claude Forest, Paul Gillon - *Les naufragés du temps, la mort sinieuse* - éd. BD Hachette - 1975.

³² Schuiten et Peeters - *Les murailles de Samaris* - éd. Casterman - 1983.

métaphore de la métropole contemporaine, ville volage et fractale où, qu'elle que soit l'échelle, le même motif se répète de manière inattendue ? Ces auteurs nous livrent également une vision architectonique étonnante du *réseau*.

Dans la ville d'*Urbicande*³³ un architecte découvre un cube fait d'une matière inconnue qui commence mystérieusement à croître et à proliférer en réseau jusqu'à atteindre l'échelle de la ville. Ce phénomène crée alors des passerelles reliant les deux rives du fleuve qui sépare la ville en deux quartiers isolés, le premier réservé aux riches, le second destiné aux pauvres. Des passages se forment sur les arêtes des cubes et à chaque intersection des constructions s'élèvent. Mis à part les problèmes politiques que l'on peut imaginer, ce réseau permet des contacts innombrables entre les habitants d'*Urbicande* et produit une infinité de configurations spatiales nouvelles. La ville est alors vue sous un angle inédit et les habitudes changent. L'espace-réseau engendre de nouveaux comportements et permet l'unification de la ville. La multitude fait un.

Par la suite, de manière toute aussi mystérieuse, le réseau reprend sa progression. En dépassant l'échelle de la ville, il disparaît. Sa présence aura permis de révéler un vide, de créer un manque que les hommes d'*Urbicande* tenteront naïvement de combler en édifiant un fac-similé.

A ce propos, il me semble approprié d'évoquer ici les projets d'Archigram qui sont finalement très proches de la science-fiction. Le scénario de Schuiten et Peeters est proche d'un projet comme *Instant City* (1969-70) où ce sont le mouvement, la connexion et l'imprévu qui permettent de nouvelles pratiques, de nouveaux usages et qui régénèrent le tissu social urbain. En couvrant un quartier à l'aide de structures légères portées par des ballons dirigeables, l'hétérogène est réuni et l'échange se crée. Je pense également à un projet que l'on peut mettre en parallèle avec la ville du *Monde inversé* de Christopher Priest. *Walking City* (1963-64) met en scène des villes-machines qui se déplacent sur le territoire au gré des envies et des besoins des habitants à l'aide de pattes articulées. Le projet qui porte le nomadisme à son paroxysme est sans doute ce projet de scaphandre où l'habitat est réduit à l'échelle du vêtement. L'utilisateur du *Cushicle* (1966-67) porte sur lui un module autonome minimal qui est une sorte de logement concentré. C'est un nomadisme individuel, permanent, immédiat.

Au cinéma les exemples ne manquent pas non plus. De *Mad Max* à *Peut-être*, la vision de l'avenir est souvent nomade. Dans *Mad Max*³⁴, après une catastrophe ayant détruit tout savoir technique, les biens les plus précieux sont devenus les véhicules et l'essence un objet de quête. Avec une image forte de cataclysme, métaphore des changements de la société post-industrielle(?), la nécessité du mouvement est révélée comme vitale. Dans le film *Peut-être*³⁵, suite à un changement climatique, Paris est recouverte de sable sur une hauteur d'environ vingt mètres. Ses habitants vivent alors sur les toits, devenus tentes touaregs, et se déplacent à dos de chameaux ou à l'aide de véhicules hétéroclites fabriqués à la *vas-y-que-j'te-pousse-pousse*. Et tout ceci génère un bric-à-brac riche et imaginatif. L'atmosphère ensablée de *Star Wars*³⁶ donne également l'occasion de découvrir un inventaire fabuleux d'habitats-véhicules en sustentation qui mêlent brillamment méharis mécaniques et douars³⁷ hi-tech.

Une des visions architecturales les plus pittoresques est sans doute celle qu'ont imaginée les auteurs de bandes dessinées Moebius et Mézière pour le film de Luc Besson *Le cinquième élément*. Dans ce spectacle navrant à la vacuité sans fond, une chose pourtant est admirable : le décor. Les dessinateurs ont en effet imaginé une ville verticale où les circulations automobiles sont tridimensionnelles. Cela renforce ce sentiment de mouvement permanent dans une mégalopole tentaculaire qui s'étend de toutes parts et, en l'occurrence, vers le haut de manière hallucinante. Dans ce monde frénétique, les façons d'habiter ont changé. La majorité de la population semble loger dans des lieux anonymes standardisés,

³³ Schuiten et Peeters - *La fièvre d'Urbicande* - éd. Casterman - 1985.

³⁴ Georges Miller - *Mad Max* - 1978.

³⁵ Cédric Clapish - *Peut-être* - 1999.

³⁶ Georges Lucas - *Star Wars, Empire strikes back* - 1980.

³⁷ Agglomération temporaire de tentes des arabes nomades.

où l'on entre avec carte à puce ou de crédit. Ces cellules réduites au strict maximum contiennent tout ce qui semble nécessaire et même moins. Car en réalité tout ce qui n'y est pas peut y apparaître en un clin d'œil. Par exemple la nourriture ne semble pas pouvoir s'y faire, mais en appelant un livreur chinois, celui-ci débarque à la fenêtre dans sa jonque volante dans les minutes qui suivent. Tout est service. Les draps du lit se changent automatiquement au lever. Un nouveau couchage sous cellophane est alors à disposition. Le constat est simple : dans une époque frénétique dominée par le commerce, le logement se transforme et devient un pur produit que l'on consomme comme n'importe quel objet.

Ces visions d'artistes se placent dans des contextes futuristes qui permettent d'imaginer librement les architectures et beaucoup de ces auteurs semblent anticiper un avenir nomade. Cependant je pense que nous pouvons trouver dès aujourd'hui les signes d'une perte progressive de notre statut de sédentaires.

S'il semble que nous sommes devenus des nomades emportés par l'incessante versatilité du monde présent, contrairement aux peuples nomades traditionnels pour qui l'enjeu est le départ, la mise en mouvement, notre problème serait plutôt la halte.

2. Les bernard-l'hermite

Dans nos contrées les mobil-homes sont sédentaires ; à l'année dans les campings du bord de mer, ils s'enracinent et s'agrémentent de nains, de géraniums. Si nous ne sommes pas des nomades emportant nos maisons comme des tortues leurs carapaces, alors nous sommes des bernard-l'hermite errants de coquilles en coquilles sans plus de réel attachement, comme ballottés par le flux et le reflux d'une marée aussi libératrice et prometteuse que libérale et mercantile.

Les coquilles sont vides de nos présences : ce sont les hôtels, les locations, les camps de réfugiés ; nous allons les occuper, jamais très longtemps, ensuite nous changeons. Cependant nous ne sommes pas nus comme des limaces. Tout un peuple nous habille : ce sont les objets. Ils sont nos bagages. Ils nous protègent, nous identifient, nous permettent de communiquer et, finalement, d'être n'importe où un peu chez nous.

Alors, quelles sont nos coquilles ? Quels sont nos bagages ?

2.1. Nos coquilles

Je choisis ici d'étudier deux exemples qui me semblent à la fois significatifs de certains de nos usages actuels, et pertinents dans l'optique du projet d'architecture. Il s'agit de la colocation, phénomène qui prend depuis peu une importance tangible, et de l'hôtellerie qui, si ce n'est pas un phénomène nouveau, jouit de nouveaux usages.

2.1.1 La colocation

« *Vivre soi-même, projeté hors de soi-même dans l'ouverture constante à ce qui provient d'ailleurs, est l'essence du nomadisme.* »³⁸. Il me semble qu'une telle définition puisse s'appliquer également à un mode de vie qui tend à se répandre : la colocation. Vivre en colocation signifie que l'on partage un logement avec une ou plusieurs personnes. En général les colocataires sont des amis, des parents (plutôt dans une filiation horizontale : frères, sœurs, cousins...) ou même des inconnus rencontrés par hasard, par petites annonces ou par différents intermédiaires. Ce phénomène concerne principalement les jeunes, étudiants en particulier, mais récemment il a tendance à concerner d'autres populations, à commencer par les jeunes travailleurs qui, souvent, prolongent leurs expériences de vieux étudiants. Frédéric de Bourguet³⁹, fondateur du site Internet colocation.fr, confie que, visant les 18-34 ans, son site voit arriver en nombre des colocataires dans la tranche 35-49 ans.

La première cause d'un choix colocalitif est la réduction des coûts. Il est assurément coûteux de vivre en ville, les loyers et les charges étant très onéreux. Cependant, il est avéré que les loyers sont dégressifs lorsque les surfaces sont importantes. Il est en effet proportionnellement beaucoup plus avantageux de louer un type-2 qu'un studio. Mais en mettant en commun un logement, c'est bien plus que le loyer qui se trouve partagé. Sont mis en commun : les charges, le mobilier, les ustensiles de cuisine ou d'outillage, le matériel hi-fi ou informatique, les livres, les disques, parfois même les provisions. Il est évident que matériellement ce choix est très avantageux car il peut être difficile lors d'une première installation de se procurer seul les objets nécessaires. Par la suite cette mise en commun permet d'accroître sensiblement le niveau de confort global du logement sans pour autant disposer de moyens financiers considérables. Il est par exemple courant d'observer chez des étudiants aux revenus pourtant modestes un confort qu'il est rare de constater chez un jeune couple de travailleurs. D'après Frédéric de Bourguet, la colocation permettrait « *d'économiser de 10 à 20% sur le prix du loyer et 20% supplémentaire sur son budget mensuel* ».

Ce qui m'intéresse d'avantage dans cette manière d'habiter sont les bénéfices d'ordre immatériel. En effet une telle situation implique un mode de vie communautaire et c'est en ça que la rapprocher du fonctionnement des sociétés nomades me semble pertinent. A l'époque dans laquelle nous vivons, dominée par des comportements individualistes, habiter en collectivité semble être un comportement sain et positif. C'est en tout cas l'occasion d'une expérience communautaire qui est, me semble-t-il, riche en apports de tous ordres. Outre les gains matériels qu'elle engendre, la colocation permet de confronter différents modes de vie, ainsi les colocataires découvrent des habitudes différentes des leurs, des usages auxquels il leur faut s'adapter et cela permet d'inventer une vie communautaire singulière. Chaque expérience est unique, vivre à plusieurs permet de confronter des points de vue, d'éprouver différentes formes de cohabitations, d'*habitations*, d'*habiter*.

³⁸ Georges-Hubert de Radkowski - *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme* - éd. P.U.F. - 2002.

³⁹ *Le Monde* du 18 septembre 2002.

La colocation est l'occasion d'élargir son cercle d'amitié, de faire se rencontrer dans un cadre domestique, donc de manière assez intime, plusieurs sphères relationnelles. Cela permet d'éviter d'ailleurs certaines situations d'isolement que peuvent subir des personnes habitant seules, particulièrement lorsqu'elles emménagent dans une nouvelle ville. Ce système, en partageant un lieu, favorise les échanges de connaissances entre colocataires. Il est appréciable de pouvoir discuter, à chaud, de ses lectures, de son travail ou de ses expériences professionnelles, personnelles ou amoureuses avec quelqu'un qui a un vécu différent du sien. Les objets sont aussi un vecteur d'échanges : à travers les livres ou les disques, par exemple, un enrichissement va pouvoir se faire.

D'un point de vue architectural, ou tout du moins spatial, la colocation est généralement une pratique nouvelle d'espaces déjà existants, l'emménagement se faisant dans des logements non préalablement conçus à cet effet. Cependant les logements étudiants sont une catégorie particulière de système colodatif, le principe est un peu différent mais les usages peuvent être proches. Il existe plusieurs types de logements étudiants. Les résidences leur étant destinées dès la conception sont les unités les plus importantes, avec des concentrations élevées et des répartitions vraiment aléatoires. Mais on trouve parfois des appartements aménagés à cet effet dans des immeubles de moindre importance où il est fréquent de rencontrer des comportements comparables à la colocation.

Afin de constituer un corpus permettant quelques analyses, je vais pragmatiquement exposer différentes expériences personnelles de vie communautaire en colocation.

Mon parcours propre est très varié en matière de colocation. Ma première expérience fut de vivre avec un ami dans un appartement type-2. Nous avions en commun l'ensemble des pièces, y compris la chambre que nous partagions. Cette ambiance d'internat était très conviviale et notre logement s'est vite transformé en véritable *ryokan*.

Les *ryokan* sont ces hôtels japonais où le client loue un *futon*⁴⁰ et l'installe dans un espace « indéfini » qui, en tout cas, n'est pas une chambre. Tout ce qui équipe un tel endroit sont un foyer pour le thé et quelques bougies anti-moustiques.

Chez nous il y avait bien du thé, mais point d'anti-moustiques... En ce qui concerne le couchage, notre appartement était exploité à son maximum : deux lits dans la chambre, une ou deux personnes sur le canapé et, parfois, au sol autant de gisants qu'il pouvait en supporter. Ce côté auberge est resté par la suite une constante de mes diverses colocations. J'ai constaté que la colocation favorisait souvent ce type d'usage : quitte à loger les locataires, autant en loger d'autres. Elle est un peu débarrassée du côté « intimité sacrée » que peut revêtir le logement d'une famille.

C'est ici que j'ai véritablement appris le travail de groupe. La pièce principale constituait aussi le bureau commun où de riches échanges méthodologiques sont nés. J'y ai également reçu un solide soutien psychologique, capital lors de trop nombreuses charrettes⁴¹. De plus, la possibilité, à tout moment, de pouvoir disposer d'un regard extérieur sur mon travail m'a convaincu que le choix colodatif était judicieux.

Par la suite j'ai emménagé avec un autre ami. Il était, à l'époque, moins intime que le précédent qui avait choisi quant à lui de goûter aux joies de la solitude. Ce nouveau logement me permit de disposer d'un espace privé : une chambre attitrée. C'est ici que j'ai découvert l'importance de la cuisine comme lieu essentiel. C'est d'ailleurs ici que j'ai appris à cuisiner. Ce fut sans doute pour moi le sommet de la vie communautaire, chaque semaine des amis dormaient chez nous, nous partagions la nourriture, les expériences, l'espace avec générosité.

L'appartement suivant fut très intéressant. J'ai emménagé dans un spacieux type-4 avec ma petite amie et un ami assez proche. Nous disposions alors d'une pièce supplémentaire. Le *ryokan* s'est alors momentanément transformé en chambre d'hôte. Cette cohabitation ne dura qu'un an,

⁴⁰ Matelas japonais.

⁴¹ Nuit surchargée de travail précédant le rendu d'un projet d'architecture.

mais, l'année suivante, mon amie et moi sommes restés. Deux autres colocataires nous ont rejoints. Il faut avouer que l'ambiance globale était un peu moins conviviale, ceci dû au fait que les nouveaux arrivants nous étaient sensiblement moins proches. Cela ne nous a pas empêchés de cohabiter de façon agréable avec simplement un peu plus de distance qu'auparavant. Ce fut sans doute la période où le plus de sphères relationnelles se sont mêlées. Enfin, après deux ans de cette coexistence nous avons quitté, mon amie et moi, l'appartement. Deux nouveaux locataires nous ont remplacés. Situation amusante : désormais, sans aucune rupture, aucun des locataires présents au début n'occupaient plus le logement.

L'usage de ce lieu a changé sensiblement au cours des années. D'un usage très communautaire, il a glissé vers des usages de plus en plus individualistes. La manière dont les différentes pièces étaient utilisées a beaucoup évolué. Le séjour par exemple, à l'origine pièce commune d'échanges, de réceptions, de fêtes est devenu une simple salle à manger, tout au plus un *salon télé* ; alors que les chambres, au départ simples dortoirs, ont absorbé les usages d'hospitalités, de travail, de détente. Il faut avouer que, même si j'y retournais régulièrement, cet appartement ne correspondait plus vraiment à mon mode de vie.

D'ailleurs il faut reconnaître que la colocation n'a pas que des avantages. Parfois, il arrive que s'installe une réelle animosité entre les différents colocataires. Il y a des choses que l'on ne peut plus supporter venant de certaines personnes à partir du moment où l'on vit avec elles. Une incompatibilité d'opinion politique par exemple peut poser de réels problèmes d'entente au quotidien alors qu'elle peut être supportable, voir insoupçonnée dans d'autres contextes. Quand les colocataires sont connus d'avance, choisis, consentis les problèmes de cet ordre sont généralement évités. Je pense que la plus grande cause de mésentente vient des différences de rythmes. L'habitude dans l'habitat est une notion importante, elle est signe de domesticité, d'intimité. Or, quand on partage un espace avec quelqu'un qui vit sur un rythme différent, on se heurte vite à des désaccords, même si l'entente globale est bonne. Effectivement, comment concilier, par exemple, l'arythmie chronique d'un étudiant en architecture qui navigue de charrettes en buveries avec la routine forcenée d'un étudiant « sérieux » qui travaille au fast-food tous les matins ? Même en disposant d'un espace personnel, il y a des choses ou des moments difficiles à partager avec certaines personnes. Il est délicat de préserver son intimité, c'est à dire sa liberté de recevoir, de faire du bruit, parfois même de ne rien faire.

Actuellement j'habite un nouveau logement avec mon premier colocataire. Je sais que nous n'aurons pas de problèmes importants de cohabitation. De plus, grâce aux diverses expériences que nous avons eues chacun de notre côté, nous avons accumulé beaucoup d'objets qui me donnent parfois l'impression que nous nous sommes embourgeoisés. Alors que nos revenus sont bas, nous vivons vraisemblablement dans l'esprit *bobo* ou *bourgeois-bobème* qu'a inventé la publicité des années quatre-vingt-dix. Il est d'ailleurs triste de se sentir comme des parts de marché en vivant selon des usages qui nous semblent pourtant détachés de ce mercantilisme.

Je connais plusieurs exemples de colocations composées d'étudiants et d'improductifs vivant dans des demeures que même d'honnêtes travailleurs ne pourraient s'offrir.

Il est clair que dans cette situation, certains peuvent goûter à un confort qu'ils ne pourront que très difficilement atteindre dans un contexte familial classique. En quelque sorte, le paradoxe est le suivant : pour accéder aux signes d'un mode de vie bourgeois, il faut céder à la vie communautaire. Il faut remarquer que les usages ont changé. Il n'y a pas si longtemps nous construisions notre vie sur une idée de progression, de construction ; les signes de la réussite venaient progressivement. Aujourd'hui la tendance est différente, nous piochons selon des schémas singuliers. Tout est frappé d'un syndrome supermarché : en suivant des parcours subliminaux chacun remplit son panier comme il l'entend. Certains s'attacheront, par exemple, à acquérir des signes extérieurs de richesses, alors qu'ils vivront

chichement leur vie privée. A propos des nomades Radkowski dirait : « *sur la piste la prise* »⁴². Nous y sommes.

A Arras j'ai connu un endroit étonnant. Chaque année, se sont succédés dans le même appartement des étudiants étrangers ; sans doute que le lieu leur était chaudement recommandé par une association de l'université. Toujours est-il qu'une année j'ai sympathisé avec des étudiantes italiennes. Lors d'une soirée je me suis rendu avec des amis dans leur appartement, nous y avons festoyé et nous y sommes retournés à plusieurs reprises au cours de l'année.

Ce lieu très agréable est organisé autour d'une cuisine commune à tous les locataires. Autour de cet espace sont disposées les chambres individuelles et à l'extérieur se trouve une grande terrasse partagée avec un autre appartement. Ce lieu est un exemple d'aménagement pour des étudiants d'un immeuble standard. Ce qui est intéressant dans ce lieu, outre une convivialité certaine due en partie à cette grande cuisine cruciale où s'expriment les recettes du monde entier, c'est justement ce melting-pot de cultures et une certaine pérennité dans le changement.

En effet l'année suivante ayant rencontré des étudiants anglais, je me suis rendu à nouveau dans cet appartement, ils y habitaient avec des étudiantes espagnoles. Pendant quatre années, le hasard des rencontres m'a conduit dans cet endroit. Les locataires m'étaient parfois parfaitement inconnus mais le lieu m'était extrêmement familier.

C'est un phénomène curieux, le lien essentiel est cet appartement, alors que les populations qui s'y succèdent passent de manière éphémère. Au lieu d'avoir un groupe qui se déplace de lieux en lieux, ce sont des individus qui passent dans un endroit auquel une sphère relationnelle est attachée. Des groupes fugitifs se forment dans un endroit unique.

Chaque expérience de colocation est unique, cependant le choix d'adopter un tel système engage un mode de vie qui tend vers un état d'esprit communautaire. Et dans l'hypothèse où l'homme post-moderne serait en voie de nomadisation, il me semble pertinent d'accorder du crédit à ce mode de vie qui en est un des signes révélateurs.

L'étendue d'un territoire nomade implique nécessairement un mode de vie communautaire. Nous assistons en effet à une situation paradoxale mais clairement identifiée : plus le mouvement est important, plus les échanges sont nombreux, plus l'étendue de notre environnement est grande, et plus nous nous centrons vers une sphère relationnelle réduite. On parle souvent du couple mondialisation/régionalisation qui engendre la naissance des mouvements régionalistes et nationalistes en réaction à la mondialisation économique et politique. Je pense que la question est autre : à une grande échelle on en oppose une petite. A l'échelle du monde, on oppose l'échelle d'une communauté. Et à la mesure d'une métropole insaisissable, la colocation, à son échelle, semble être un bon moyen de créer un mode de vie équilibré.

2.1.2 L'hôtellerie

A l'opposé de la colocation, je pense qu'un autre mode d'habiter est significatif de notre époque : l'hôtellerie. Même si l'hôtel n'a rien de nouveau en soi, il en existe aujourd'hui des variations intéressantes.

L'hôtel à bas prix de type *Formule-1* est l'archétype même de l'objet de consommation poussé à son paroxysme. Il suffit d'une carte de crédit pour pouvoir bénéficier du service à n'importe quel moment de la nuit ou de la journée. Pour permettre des tarifs concurrentiels dans cette niche économique, le personnel est réduit au strict minimum. D'ailleurs, la majorité du temps il se compose, en tout et pour tout, d'un chien sur le parking. Donc, du service de clés transformées en codes d'accès à six chiffres, aux petits déjeuners se matérialisant sous forme de barres énergétiques, tout est automatisé. Ce qui

⁴² Georges-Hubert de Radkowski - *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme* - éd. P.U.F. - 2002.

permet également de tirer les prix vers le bas est la mise en commun. En effet les chambres ne prennent en charge que la fonction dormir⁴³, l'espace est alors réduit à une seule pièce contenant les lits, la télé et le lavabo. Les fonctions annexes, toilettes et douches, gravitent à l'extérieur des chambres sous forme de modules moulés. Avouons que le confort est spartiate et l'intimité sommaire.

A l'échelle du bâtiment les économies ont aussi leur incidence. Au niveau constructif ces hôtels sont composés de modules préfabriqués. La trame se base sur l'item *chambre* et l'édifice n'est plus qu'empilement. Le néon arborant la marque de la chaîne hôtelière évoque, pour moitié, le prix unique et minimum du service qui est fourni, et qualifie à lui seul l'ensemble. On se croirait devant un projet métaboliste dont les ambitions auraient été revues à la baisse : modulaire mais pas modulable, minimum mais pas minimaliste.

Un des éléments contribuant à cette esthétique *cheap* est sans doute sa localisation. En effet un tel service doit combiner deux contraintes à priori contradictoires : l'accessibilité et le faible coût. Il en résulte donc un choix limité d'emplacements. Voilà pourquoi nous trouvons inévitablement ces hôtels dans les zones périphériques, entrées de villes cernées d'autoroutes, d'échangeurs et de *Buffalo Grills*.

Malgré cette plastique assez peu *glamour*, ce qui est captivant dans ces hôtels, conçus à l'origine pour les voyageurs fauchés, ce sont toutes les utilisations parallèles qui en sont faites.

La première est, à n'en pas douter, la pratique de l'adultère. Il est certain que la localisation et l'indifférence d'une telle construction permet l'anonymat le plus absolu. Je pense que jouir en toute discrétion d'un terrain neutre permet la cristallisation de tous les fantasmes. Il n'y a alors rien d'étonnant à ce que des couples (adultères ou non, d'ailleurs) fréquentent les *Formule-1* à la manière des *Love-hotels* japonais. Ces lieux permettent même à des jeunes couples vivant encore chez leurs parents de connaître leurs premiers émois sexuels en toute (relative) intimité. Ne serait-il pas judicieux, quoique amoral, d'optimiser la rotation de cette clientèle en proposant des locations de chambres, facturées à l'heure, plutôt qu'à la nuit ?

Il n'est pas rare, d'ailleurs, de rencontrer des clients qui louent une chambre seulement pour pouvoir y regarder un match de football diffusé sur une chaîne câblée ou cryptée qu'ils ne captent pas chez eux. Dans cette optique, il est rare qu'ils y passent la nuit. La télévision, en plus d'être l'unique distraction envisagée dans ce genre d'endroits, devient l'occasion d'intéressants gains supplémentaires ; à commencer par les films pornographiques qui, c'est certain, génèrent en fin de semaine des pics sensibles d'occupation.

Une autre grande utilisation dérivée du *Formule-1* est, je pense, l'habitat temporaire de travailleurs temporaires. Etant donné le très faible coût d'une telle formule, des ouvriers habitent ces hôtels quelques semaines le temps d'un chantier. N'étant visiblement pas conçus pour cette pratique, ces hôtels répondent mal aux besoins de ces populations. D'abord, ces travailleurs ne logent ici qu'en semaine et retournent chez eux le week-end, ce qui leur impose de ne laisser aucune affaire personnelle dans leur chambre. Chambre qui, bien entendu, sera louée pendant leur absence à d'autres clients. Il est aussi certain que leurs chances de retrouver la même chambre à leur retour sont pratiquement nulles. Cela dit, n'y pouvant laisser d'effets personnels et ces cellules étant toutes similaires, quelle importance ? Le second problème est l'incompatibilité entre les rythmes de ces travailleurs aux horaires stricts, et les allées et venues permanentes du reste de la clientèle. Nous sommes confrontés aux difficultés qui, dans un autre contexte, peuvent survenir dans une colocation spartiate. L'absence d'espaces communs est en effet problématique. Comment se réunir le soir sans être obligé de payer les services d'un bar ou d'un restaurant ? Je crains que jouer au tarot à cinq dans une cellule de *Formule-1* relève de moult prouesses acrobatiques. Ces populations, pour jouir d'une intimité minimale en ces lieux, sont obligées de s'approprier de manière privée l'ensemble du bâtiment. Cette appropriation est

⁴³ Eventuellement : lire et/ou faire l'amour et/ou regarder la télévision.

symbolique mais il arrive parfois que des heurts surviennent entre ces occupants à moyen terme et des clients ponctuels venus, par exemple, pour regarder un match de football.

Ces hôtels, de par leur grande accessibilité financière, permettent également d'accueillir les personnes qui ne disposent pas d'espace privé pour se réunir. Il est courant que des jeunes ne sachant pas où passer une soirée, qu'ils passeraient dehors aux beaux jours, louent une chambre dans un *Formule-1* pour discuter, boire, fumer ou même refaire le monde. J'ai connu des amis qui passaient leur réveillon de la Saint Sylvestre confinés dans une de ces cellules impersonnelles. Je trouve qu'on atteint dans de telles situations les profondeurs de l'art conceptuel...

Je suis certain qu'en fréquentant régulièrement ces hôtels « classe économique » nous découvririons toutes sortes de comportements finalement très contemporains, ces postures qui nous font utiliser les produits de consommation à notre guise, selon nos propres règles. Le *Formule-1*, avec ses cellules de repos standardisées et ses modules sanitaires en résine, fait partie de l'équipement de ces nomades post-modernes que nous sommes devenus. Où que nous soyons, pour une somme invariable, nous sommes certains de trouver dans la frange de la ville la plus proche, un réceptacle normalisé prêt à nous accueillir. Malgré ses côtés sinistres il serait absurde de ne pas tenir compte d'une telle formule dans l'échafaudage d'une pensée actuelle sur le logement.

2.2. Nos bagages

D'une coquille à l'autre nous ne sommes pas seuls, nos errances sont accompagnées de tout un peuple, celui des objets.

C'est un double mouvement. En premier lieu, l'homme crée des objets pour l'aider, ce sont des outils, des instruments. Il y a d'abord les véhicules bien sûr, automobiles, avions ou bateaux qui nous transportent physiquement d'un lieu à l'autre. Ensuite viennent les objets contenant que sont les valises, les malles ou les caisses qui portent nos effets à nos côtés. Puis arrivent les objets transportables tels que brosses à dents, pyjamas ou parfums que l'on met dans nos contenant et qui nous aident à maintenir nos us sociaux où que nous soyons. Enfin plus près de nous, nous trouvons les téléphones mobiles, les ordinateurs portables ou les mini-caméras qui nous permettent d'enregistrer, de travailler ou de communiquer où que nous nous trouvions et qui nous offrent ce don si caractéristique de notre époque : l'ubiquité. « *L'objet intervient ici visiblement tout d'abord comme un prolongement de l'acte humain : outil, instrument, il doit s'insérer dans une praxéologie* »⁴⁴ nous dit Abraham Moles dans sa théorie des objets.

Le second mouvement est plus subtil : la mobilité est permise et induite par les objets eux-mêmes.

Récemment, les objets jetables ont fait leur apparition. Nous pensons aux briquets, savons ou autres rasoirs, mais à une échelle plus grande, moins visible et grâce à la consommation de masse, une infinité d'objets, tel le mobilier, a acquis un statut dérisoire d'accessoire. L'armoire normande ou la pendule bretonne ne nous pèse plus, on plie tout et on s'en va ! Et si ce n'est pas pliable, pas de problèmes : on jette ! La légèreté des objets nous est contagieuse. En fait c'est systémique : nous devons produire, et donc acheter, toujours plus d'objets pour assurer l'équilibre de notre système économique qui n'a d'avenir qu'en comptant sur une croissance perpétuelle. Mais sous les prétextes hypocrites du recyclage et de la biodégradation nous pouvons les abandonner, donc mobilité ! Du reste les objets nous parlent de voyage, de liberté. Les chaussures de ville nous incitent juste à marcher (*Campers : ne courez pas, marchez*), les chaussures de sports juste à le faire (*Nike : just do it*) et les chaussures de curés à devenir membres d'une société millénariste (*Mephisto : member of the Mephisto movement*). « *La communication de masse s'établit alors par cette voie, l'objet est communication : il est porteur de signes* »⁴⁵. A travers les objets nous achetons du rêve, un mode de vie, des signes d'appartenances. A vêtements de marque, image de marque. Moles continue ainsi : « *L'un des problèmes essentiels ici posé, c'est le passage de ce statut de prolongement de l'action à celui de messages de la société [...] L'objet devient message et message social, l'objet est issu du monde des hommes. Il est toujours le produit d'un quelconque Homo Faber et jamais celui d'une Nature plus ou moins transformée, qui recule à l'arrière plan de nos préoccupations. [...] Notre propos sera donc d'abord de considérer les Objets comme des médiateurs de la relation entre chaque homme et la société.* ». Nous façonnons les objets à nos besoins, mais aussi, et c'est nouveau, nous nous définissons à travers les objets.

Pour illustrer la notion d'objet comme médiateur le texte de Bruno Latour *la clef de Berlin*⁴⁶ est très pertinent. L'auteur décrit une clef spéciale que l'on ne trouve qu'en certains quartiers de Berlin. Par sa forme à double panneton, elle permet au concierge d'un immeuble d'obliger les locataires à laisser la porte soit toujours fermée, soit toujours ouverte. En voici un extrait⁴⁷ : « *C'est parce que le social ne peut se construire avec du social, qu'il lui faut des clefs et des serrures. Et parce que les serrures classiques laissent encore trop de liberté qu'il faut des clefs à double panneton. Le sens ne préexiste pas aux dispositifs techniques. L'intermédiaire n'était qu'un moyen pour une fin, alors que le médiateur devient à la fois moyen et fin. De simple outil, la clef d'acier prend toute*

⁴⁴ Praxéologie : exercice d'actions sur l'environnement.

Abraham A. Moles - *Théorie des objets* - éditions universitaires - 1972.

⁴⁵ *Op. cit.*

⁴⁶ Bruno Latour – « La clef de Berlin » - *Petites leçons de sociologie des sciences* – éd. Points Sciences - 1993.

⁴⁷ Un plus large extrait est présenté en annexe (*La clef de Berlin*).

la dignité d'un médiateur, d'un acteur social, d'un agent, d'un actif. » Dans son propos Latour considère de manière égale ce qu'il appelle les acteurs humains et les acteurs non-humains ; à ce propos, il fait ailleurs une analogie cocasse entre un groom mécanique et son équivalent humain et conclut *in fine* que le premier est « en grève »⁴⁸.

Abraham Moles considère cependant qu'il y a une perte, une confusion ou tout au moins un glissement dans les rapports sociaux. Il fait le constat en 1972 que les individus ont tendance à se replier et se réfugier dans une identité artificielle basée sur leur rapport aux objets : « *Dans ce vide social, le phénomène essentiel pour le psychologue est alors l'environnement de l'individu, sorte de « coquille » plus ou moins close sur laquelle se projettent les messages du monde extérieur, messages proches, ou lointains, transférés par la télécommunication, et sur laquelle, réciproquement, il agit. C'est un des paradoxes de la société des mass-média, que précisément au moment où les images du Japon s'étalent sur son écran de télévision, l'homme se referme sur sa propre sphère, perd le contact avec les autres, passe du charisme de Weber, à la réification de l'Autre, à l'impersonnalisation fonctionnelle des êtres. En d'autres termes, il y a promotion de la Vie Quotidienne, au détriment de la Vie Collective.* »

Le constat est quasi-unanime : la société que nous connaissons est emprunte d'un mouvement général de dispersion des individus. Ceux-ci dialoguent avec les objets afin de se construire une identité et de produire une image communicationnelle, un costume social. Entre personification des objets et réification⁴⁹ des êtres humains, une confusion s'installe, relayée sans doute par le développement croissant des processus virtuels. Cependant, je pense que c'est en acceptant le rôle de médiateurs sociaux, d'actifs, que jouent les objets que l'on pourra œuvrer à stimuler la vie collective.

⁴⁸ Bruno Latour – « Le groom est en grève : pour l'amour de Dieu fermez la porte » in *op. cit.*

⁴⁹ Transformation en chose.

3. Une structure pour habitants mobiles

Nous avons deux choses en tête. D'une part un constat : le monde change, l'homme contemporain est emporté dans un flot qui l'isole de ses congénères, il est un bernard-l'hermite nu qui hante l'une après l'autre des coquilles vides. D'autre part nous avons des outils : ce *bernard-l'hermite* occupe déjà certaines niches que sont l'hôtellerie ou la colocation et s'aide d'alliés précieux et vénéreux : les objets. Nous proposons donc de penser une structure qui lui soit dédiée, une coquille sur mesure qui lui sied à point, un projet en réponse à cette question : dans un monde en perpétuel mouvement, comment s'arrêter ?

Nous proposons avec Thomas Lorrain et Vincent Sorrentino de projeter *une structure fixe pour habitants mobiles*, et la tâche qui m'échoit est de concevoir un hôtel, presque un hôtel, un peu plus qu'un hôtel.

3.1. Le quasi-hôtel

*HOTELS. I like hotels because in a hotel room you have no history, you have only an essence. You feel like you're all potential, waiting to be rewritten, like a crisp, blank sheet of 8 1/2-by-11-inch white bond paper. There is no past.*⁵⁰

Pourquoi ?

Un hôtel parce que nos *Bernard-l'hermite* ont besoin de coquilles accessibles tout de suite, facilement, pour plus ou moins longtemps.

Un hôtel de luxe parce que le site que nous choisissons l'impose par les coûts de construction élevés, parce qu'il est en relation privilégiée avec un équipement de bains fastueux, parce que Lille est en déficit d'hôtels quatre étoiles et enfin parce qu'il est situé en face du Crowne Plaza et que la concurrence créera une émulation profitable.

Il semble réaliste de proposer un nouvel hôtel quatre étoiles/luxe à Lille même si deux établissements de cette catégorie ont ouvert en 2003 (Crowne Plaza et Hermitage Gantois). Quand on l'interroge sur le nombre d'hôtels quatre étoiles à Lille, Alain Fauquet, président du Comité régional de tourisme atteste que « *l'offre hôtelière sur Lille n'est pas suffisante par rapport aux ambitions de développement de la ville* »⁵¹. Pour donner un ordre d'idée, l'agglomération lilloise ne dispose que de 456 chambres d'hôtel quatre étoiles quand l'agglomération de Lyon en propose 1454. Même pondérée en fonction de l'importance respective des deux agglomérations la différence est manifeste.

Toutefois on peut lire dans le *Schéma directeur 2002-2008 de développement hôtelier de l'agglomération lyonnaise* que : « *Les grandes tendances observées dans l'hôtellerie en terme de produits ou concepts innovants ne sont pas présentes aujourd'hui dans le paysage hôtelier lyonnais. On observe de plus en plus, en centre ville des capitales européennes, le développement d'hôtels de charme ou « boutique-hôtel » et « d'hôtel-design » proposant une décoration, un design et une architecture répondant aux exigences d'une clientèle d'affaires à la recherche d'un service personnalisé de haute qualité, d'une ambiance, d'originalité et répondant aux attentes d'une clientèle touristique internationale. Ces établissements d'une capacité d'accueil moyenne de 30 à 40 chambres sont à créer et contribueraient sans nul doute à l'image internationale de la 'destination Lyon'.* »⁵² Si ce type d'offre manque à une ville proposant pourtant trois fois plus de chambres d'hôtel quatre étoiles, on peut imaginer l'opportunité pour Lille de disposer d'un tel établissement. Nous pouvons espérer que les retombés de *Lille2004* allécheront les investisseurs potentiels. D'autant plus que si le contexte économique n'est pas des plus favorables, la situation pourrait évoluer car, à en croire les prévisions lyonnaises, « *l'hôtellerie française comme d'autres activités économiques est soumise à des cycles macro-économiques rythmés par des périodes de 4/5 années environ où se succèdent: un cycle marqué par une croissance soutenue de la demande, une optimisation des résultats et engagement de programmes d'investissements sur l'existant, puis une période de développement du parc et d'innovation, création de nouveaux concepts générateurs d'une offre complémentaire que le marché doit absorber. La dernière période est fréquemment amplifiée par des événements (ralentissement économique, la guerre du Golfe en 1991 ou les attentats de 2001) et génère un net ralentissement des investissements dans l'hôtellerie.* »⁵³

⁵⁰ Douglas Coupland, *Shampoo Planet* (London : Simon & Shuster, 1992) in Rem Koolhaas - *S, M, L, XL* - éd. The Monacelli Press, Inc. - 1995.

⁵¹ *La Gazette Nord - Pas de Calais* - n° 7540 - 25 septembre 2003 - p16.

⁵² *Schéma directeur 2002-2008 de développement hôtelier de l'agglomération lyonnaise* - Chambre de commerce et d'industrie - Lyon - février 2003.

⁵³ *Op. cit.*

Nous finirons alors par arriver à la fin du cycle. Nous pouvons donc espérer un rebond de la demande prochainement.

Pour qui ?

Pour un ami de passage. Pour un touriste. Pour un séminariste. Pour un enseignant, pour deux jours, chaque semaine. Pour un comptable, pour une semaine, chaque mois. Pour des anglais. Pour un drag-queen new-yorkais de passage. Pour des convalescents en cure. Pour un négociant de vin, trois jours par mois. Pour un séminariste, une semaine. Un séminariste, deux semaines sans le week-end. Pour un consultant, régulièrement. Pour un homme riche et sa maîtresse. Pour un chef de chantier, un architecte peut-être. Pour un assureur, bien sûr. Un jeune homme très distingué qui a de gros problèmes mentaux. Son médecin. Sa mère. Pour une prostituée. Ses clients. Un artiste en tournée, pour un soir. Pour trois jeunes gens goûtant luxure et volupté. Pour un gros négociant suant un peu. Pour les membres d'un jury. Un senseï, son disciple. Pour deux vieilles. Un inspecteur, pour inspecter. Pour des gens seuls, des gens aimables ou désagréables, des gens bien, des jésuites et leurs enfants, des gens discrets, des femmes, beaucoup de femmes, un trio de jazz, etc.

Quasiment un hôtel pour des gens qui ont absolument besoin d'un endroit sympathique, chaleureux où passer la nuit et certainement d'autres nuits plus tard. Le *quasi-hôtel* est associé à un établissement de bains et une tour de logements de luxe, un jardin, un restaurant, un pub. L'ambiance est sereine, lumineuse, salubre, en accord avec l'atmosphère moite des bains. Ce lieu doit être habité, hanté par des clients qui n'y passeront pourtant pas plus de quelques nuits. Le sentiment de domesticité ressenti doit y être aussi grand que dans la douceur des appartements voisins.

« Un hôtel ça sert à qui ? Ça sert à des gens perdus. » Car si on voyage, on est loin de sa famille, loin de ses amis, loin de ses codes, on se sent facilement un peu seul, avec un petit fond de déprime même, le soir, au couché du soleil. Alors le premier devoir, c'est de créer un home, de faire des signes d'amitié partout pour dire : « tu es loin de chez toi, mais tu n'es pas tout seul, tu es chez des amis. »⁵⁴

Où ?

Ici et maintenant, il semble pertinent de situer notre projet à Euralille. Ce lieu incarne au mieux la complexité contemporaine engendrée par l'enchevêtrement des réseaux de transports et de communications. Euralille est un lieu cinétique par excellence. Sa perception est mouvante. Que nous le contournions en automobile par les voies rapides, que nous le traversons en TGV, en métro ou qu'à pied, nous nous translations d'un niveau à l'autre via un escalator ou un ascenseur, son hétérogénéité semble insaisissable. Euralille est un lieu de passages, d'arrivées, de départs, un lieu de commerce et d'échanges. Il matérialise ce qu'il y a de plus contemporain aussi bien dans sa taille que sa laideur abrupte. Il inspire méfiance mais crée du lien, du possible. *« Évidemment, Euralille est laide ; il aurait été pathétique (oserais-je dire malbonnête) si elle ne l'avait pas été. Elle est laide parce que c'est une opération délibérée de modernisation pour changer l'essence d'une ville. »⁵⁵*

Nous nous inscrivons dans une logique de continuité vis à vis du projet urbain initial proposé par Rem Koolhaas. Nous occuperons donc le vide laissé dans le plan directeur par l'absence de la troisième tour qui devait enjamber la gare Lille-Europe. Cette tour, à l'origine tour-hôtel, fut projetée par Shinohara Kazuo, architecte japonais, puis par Marie et François Delhay en subissant divers changements programmatiques. Le projet fut abandonné pour des raisons de financement, l'immobilier subissant une crise, mais aussi pour des raisons de réalisation difficile - le chantier promettait d'être délicat au-dessus d'une gare en fonctionnement... Lors de la construction du parking souterrain contigu

⁵⁴ Philippe Starck - *Explication* - éd. du Centre Pompidou - 2003.

⁵⁵ Rem Koolhaas - « Non-lieu sur un non lieu » - *Euralille, poser, exposer* - éd. Espace Croisé - 1995.

à la gare Lille-europe, le projet des Delhay était en court d'étude. Les fondations ont alors été construites en prévision du chantier futur.

Nous héritons donc d'une situation délicate : viabilité économique précaire à court terme, interventions lourdes impossibles au-dessus d'une gare en fonctionnement et nécessité d'utiliser les fondations existantes boulevard de Leeds.

Comment ?

Le *quasi-hôtel* est un hôtel auquel on aurait insufflé l'esprit de la colocation. Les espaces privés sont minimaux, avec cependant tout le confort et l'intimité nécessaires, ce qui permet de dégager de généreux espaces collectifs tout en gardant une *surface équivalent-chambre*⁵⁶ correspondant à la catégorie de l'hôtel. Il est alors possible de créer un sentiment de domesticité et de convivialité à l'aide de dispositifs architecturaux originaux.

Le *quasi-hôtel* est en étroite relation avec les bains ; l'atmosphère en est imprégnée. Dans un contexte urbain d'une telle densité il est salubre de proposer un lieu calme et serein. Le *quasi-hôtel* est à bonne hauteur de la ville ; les bains lui assurent une base l'isolant des voies routières et ferrées.

L'accès se fait par le boulevard de Leeds, connecté à la gare et à l'autoroute, ou par le parc Matisse en lien direct avec le centre ville et les réseaux de transports en commun. Cependant, si pour son accessibilité l'hôtel est parfaitement inséré au tissu urbain, il s'en dégage pour son confort grâce à sa position suspendue. Les chambres et les espaces collectifs jouissent alors du calme le plus fondamental.

Le *quasi-hôtel* est conçu pour tous les voyageurs (aisés) et plus particulièrement pour les voyageurs cycliques. Nous avons abordé dans le chapitre « 2.1.2 L'hôtellerie » un problème pénible commun à l'ensemble des hôtels : l'impossibilité d'y laisser des affaires personnelles en cas d'interruption du séjour. Imaginons quelqu'un passant une journée par semaine dans la même ville ; il lui est impossible de laisser des affaires qu'il pourrait retrouver la semaine suivante (brosse à dents, pyjama, costume, chaussures, guitare, etc.), sauf à les mettre en consigne automatique. Le problème est le même pour une personne séjournant plusieurs semaines consécutives, excepté les week-ends. Or, pour une fréquentation d'une fréquence aussi basse, la location (même la colocation) reste onéreuse. Le *quasi-hôtel* doit donc pouvoir proposer ce service. Le principe est le suivant : à chaque nouveau client est fourni un casier mobile lui permettant de ranger ses effets personnels. Ce casier prend place dans la chambre comme armoire pendant la durée du séjour, puis il est vidé et restitué à l'accueil au départ du client. Néanmoins, si le client dispose d'une réservation pour une date ultérieure, il lui est possible d'y laisser des affaires ; le casier est alors stocké jusqu'à son retour.

La fonction du casier est double. Au-delà de son rôle instrumental que nous venons de définir, il reste à dégager son intérêt en tant que médiateur (voir le chapitre « 2.2. Nos bagages »).

La particularité la plus tangible du *quasi-hôtel* par rapport à un hôtel classique est la présence et l'usage de ce casier. Il porte en lui les signes de la mobilité, du voyage (il est à roulettes, vient clore la chambre et signifie donc la présence ou l'absence de son propriétaire) et de la domesticité (on le retrouve toujours, contenant nos effets). Son usage ritualise l'arrivée et le départ, il crée une habitude. Il doit être un actif dans les relations sociales du *quasi-hôtel*. Il doit en créer l'image de marque. Nous y reviendrons.

⁵⁶ Rapport entre la surface totale et le nombre de chambres.

3.2. Congestion

« Une ville est une surface goudronnée trouée de cratères d'intensité. »⁵⁷

Notre projet prend place à Euralille. C'est un quartier nouveau de la ville de Lille créé dans une ancienne zone militaire à l'occasion du passage de la ligne du TGV-Nord. Une de ses particularités est de se situer à la fois à la périphérie de la ville, en contact direct avec l'autoroute, et à la fois en relation étroite avec le centre historique.

En 1988, à la suite d'une consultation internationale, Rem Koolhaas et l'OMA⁵⁸ ont été désignés responsables du plan urbain d'Euralille sur une idée singulière à l'époque : la *congestion*.

Koolhaas fait le constat qu'il « existe une situation de congestion, une culture de la congestion, partiellement concrète et partiellement virtuelle, qui fait que Lille est connectée à Londres et Paris et que, même si Lille n'est pas congestionnée, on y est en contact direct avec la congestion générale. » Pour lui cette situation préexiste au projet. C'est une situation globale liée au développement des réseaux et de la mondialisation libérale, ce que j'ai appelé le *paradigme du mouvement* (voir le chapitre « 1. L'ère du mouvement »). D'ailleurs Koolhaas ajoute qu'il « ne s'agit pas [...] uniquement d'une congestion physique et matérielle, mais aussi de la pression qu'exercent sur nos vies toutes sortes de réseaux, même immatériels, comme la radio, le téléphone, etc. [...] C'est une condition de la société moderne, une condition urbaine qui s'exerce même hors la ville. »⁵⁹ Cependant c'est bien au cœur des villes que la densité (des réseaux) génère le chaos (physique ou mental ?). Le chaos est complexité mais devient confusion si cette complexité est niée. *Complexe* n'est pas *compliqué* mais un système mal assumé crée des tensions. A ce propos François Chaslin nous apprend que « Les grands sociologues de la fin du siècle passé, comme Georg Simmel, ont insisté sur le rythme particulier du monde moderne et de la grande ville en général, sur l'intensification de la vie nerveuse qui en naissait. »⁶⁰ Il serait frivole de prétendre ignorer aujourd'hui une telle situation. Nul n'y échappera, la ville est trépidante, on passe sa journée à courir dans les transports. Chez soi on se branche sur un réseau d'informations : télévision, radio ou Internet. Le week-end le cellulaire est toujours dans notre poche prêt à nous changer en de fumeux ubiquistes. Et on finit toujours par se confronter à un réseau de distribution... Il paraît difficile de rester connecté en permanence sans perdre de sa substance. Mais, je reprends Koolhaas, « c'est une condition de la société moderne ». En tant qu'architectes il nous faut donc l'accepter et le prendre en considération dans notre travail.

Alors qu'à l'époque de la consultation pour le plan urbain d'Euralille le plus grand nombre des architectes ignore ou rejette cette conjoncture, proposant des projets qui la nient, la minimisent ou tentent de la cacher comme on cacherait des moutons sous un tapis, Koolhaas décide d'en faire le point focal de son travail. « Tous les projets d'urbanisme que je connaissais à l'époque s'attachaient à réduire, voire à démanteler la complexité fondamentale des choses. Il s'agissait de prendre à part chaque niveau de problèmes, d'organiser les flux sur plusieurs strates, de prétendre que tout ce qui était complexe constituait une espèce de nœud gordien qu'il fallait trancher. Nous avons adopté une position plus positive, affirmant qu'il ne fallait pas défaire cette contradiction, cette complexité, mais au contraire l'exacerber. » Mais « fallait-il du même coup exacerber la rythmique du monde, son battement ? »⁶¹ se demande François Chaslin.

⁵⁷ Rem Koolhaas - *Inédit* - 1969.

⁵⁸ Agence de Rem Koolhaas : Office for Metropolitan Architecture.

⁵⁹ François Chaslin - *Deux conversations avec Rem Koolhaas et cetera* – éd. Sens & Tonka - 2001.

⁶⁰ *Op. cit.*

⁶¹ *Op. cit.*

Sans doute car en faisant se rencontrer un nombre maximum de réseaux de circulation l'OMA a créé une densité telle qu'un point fixe est apparu, et c'est au cœur de ces flux que le projet est venu s'ancrer. La véritable action fondatrice de Koolhaas est d'avoir couplé voies ferrées et routières en détournant le tracé du périphérique. « *Tout comme une opération de pontage coronaire, Euralille est une intervention agressive pour alimenter une ville historique de tous les flux de l'(anti)culture : la rendre accessible à une population théorique de soixante-dix millions d'habitants, l'équiper avec les organes réels qui s'adressent à cette communauté virtuelle qui ne sera jamais 'ensemble'.* »⁶² Le travail de l'OMA a été de révéler la congestion et de l'exalter par une intervention sur l'infrastructure afin de créer ou de renforcer des dynamiques politiques, économiques et finalement urbaines. « *Il a greffé sur la ville ancienne l'amorce d'une cité dense, saturée d'équipements et d'activités dont l'expression construite préfigurerait, en quelque sorte, le dynamisme à venir* », indique François Chaslin, « *plutôt que l'harmonie, il a cherché le jaillissement, la complexité, le choc des contraires, un rien de barbarie, et tenté de tirer parti des conflits de situation, de programme, de flux, de sensibilités esthétiques, une mise en spectacle de l'hétérogène, postulant que ce serait comme l'invention en raccourci d'une genèse historique que les agglomérations modernes n'ont pas le temps de laisser se développer.* »⁶³

Comme le big-bang jaillit d'un point de volume nul et de densité infinie, Koolhaas joue au démiurge et propose un substrat, une *soupe originelle* dense et agitée où peut se créer la vie. Et en effet sa densité est telle qu'Euralille agit comme un astre avec sa propre force d'attraction. Indépendamment de la ville ancienne elle a une activité propre qui mobilise un grand nombre de créatures venues d'aussi loin que son attraction le permette. Mais la gravitation est réciprocité, elle n'existe que par la présence de plusieurs corps. La relation entre Euralille et la ville ancienne est de cet ordre : chaque partie est indépendante *et* interdépendante. C'est pourquoi je pense qu'il faut d'abord considérer Euralille comme une entité urbaine autonome et ensuite étudier les relations qu'elle entretient avec la ville de Lille. De là provient sans doute le quiproquo qui animait la critique au moment du lancement : impossible de considérer Euralille comme ayant intégré le tissu urbain préexistant. De par son saut d'échelle, Euralille est à considérer comme un *bigness* c'est à dire un ensemble indépendant. Un, deux, trois, « *quatrièmement, leur simple taille ferait entrer ces non-lieux dans l'amoralité, par de-là le bien et le mal. Leur impact serait indépendant de leur qualité. La cinquième constatation concernerait l'ensemble de ces ruptures - avec l'échelle, l'art urbain, la tradition, la notion de ville, l'éthique - et contiendrait la plus radicale d'entre elles : Euralille n'appartiendrait plus à aucun tissu. Elle existerait, tout au plus, elle coexisterait. Elle renverrait son contexte au diable : fuck context...* »⁶⁴ C'est pourquoi notre projet converse directement avec le site d'Euralille et seulement indirectement avec la ville. C'est en venant augmenter la masse du *bigness* qu'un dialogue modifié se fera entre Lille et Euralille, et c'est en ceci que notre projet aura une incidence sur la ville.

Il est intéressant de noter ce que François Barré, président du cercle de qualité urbaine et architecturale d'Euralille, pense du travail de Rem Koolhaas à ce propos : « *il me semble qu'il y a quelque chose de très complexe dans l'enjeu d'Euralille et que la façon dont Rem Koolhaas a abordé le projet est passionnante : jouer de l'hétérogénéité et de la diversité, s'inscrire dans une tradition de la modernité qui est celle de l'objet architectural avec ce qu'il peut avoir d'autonome et donc parfois de déconnecté du lien urbain. C'est à la fois positif et négatif. Il y a là une certaine manière d'instaurer par le vide et par les espaces collectifs, une vraie structuration des objets entre eux. Il a ainsi créé un morceau de ville. Il y a quelque chose de brutal et de subtil dans cette relation entre l'autonomie de l'objet, le vide structurant et la création de l'identité d'un nouveau quartier dans la ville ce point de vue, le projet est extraordinaire et réussi. La ville de Lille a « pris forme », et si le travail de l'architecte et de l'urbaniste est de « donner lieu », il y a bien quelque chose de naturel qui s'est instauré dans les cheminements, dans la mise en relation des espaces. On a en effet la sensation qu'au fond, cela aurait pu être là depuis très longtemps.* »⁶⁵

⁶² Rem Koolhaas - « Non-lieu sur un non lieu » - *Euralille, poser, exposer* - éd. Espace Croisé - 1995.

⁶³ François Chaslin - *Deux conversations avec Rem Koolhaas et cetera* - éd. Sens & Tonka - 2001.

⁶⁴ Pierre Rouault - « S,M,L,XL,...XXL » - *Euralille, poser, exposer* - éd. Espace Croisé - 1995.

⁶⁵ François Barré - « Entretien » in *op. cit.*

Il semble que le geste initial ait été un travail de densification et que toute la suite fût un travail sur le vide : organisation du plan urbain autour d'un parc, ouverture de la gare vers la ville, décolllement des tours, création d'un espace piranésien⁶⁶ dans la station Lille-Europe, etc. Cette station de métro (qui fut un échec grâce à son architecte d'exécution) devait être le point d'orgue de la composition pensée par Koolhaas comme un trou dans la matière dense du socle. Elle aurait été un jour sur l'ensemble de la tripaille de réseaux d'infrastructure, donnant à voir la pulsation organique de la ville. Cet espace, déclare Koolhaas, était conçu « *afin d'y faire nos affirmations les plus importantes sous forme d'un vide. En d'autres termes : un endroit qui n'est pas construit, mais qui en fait constitue un espace purement creux, contenant toutes les liaisons : une fenêtre sur le train, une fenêtre sur l'autoroute, une fenêtre sur le parking. En bref : l'intérêt de l'affirmation architecturale consiste dans la suppression pure et simple de la masse et à montrer ainsi d'une façon d'autant plus explicite les forces qui s'y jouent* ». C'est à dire de révéler une « *densité sans architecture, [une] culture de la congestion invisible* »⁶⁷.

« *Et cela nous mène à parler du vide.*

- *Beaucoup critiquent Euralille en n'y voyant qu'une collection d'objets bizarres et juxtaposés mais je crois que c'est au moins autant un travail spatial, en ceci que c'est aussi un travail sur le vide.*

- *Et que l'on est curieux de voir ce qui va naître entre ces objets étranges. Étranges mais finalement assez coordonnés.*

- *Comme je le disais, il y a dans notre démarche une méfiance à l'égard des questions spatiales et une relative incapacité à en débattre trop ouvertement, de même qu'une relative méfiance à l'égard de l'obligation d'architecture. A l'égard de ce principe qui voudrait qu'étant architectes, on ne puisse s'exprimer qu'en rajoutant toujours plus de forme, plus de matière, plus de substance dans un monde qui souvent ne le demande pas, quitte à offrir un trop-plein d'intentions et d'événements architecturaux. [...] Nous sommes, et c'est tragique, dans l'impossibilité d'avouer que ceci ou cela est parfait comme c'est, simplement parce que notre métier consiste à nier cette beauté, à détruire ou au moins à modifier les conditions que l'on rencontre. C'est une sorte de drame. Et l'une des raisons qui ont fait que la prise en compte du vide a de plus en plus de place dans notre réflexion. Il faut à chaque fois se demander : Ceci est-il vraiment mieux que rien ? Enfin, soyons conscient de ce que, pour un architecte, il est toujours ambigu de prétendre travailler sur le vide. »⁶⁸*

« *Where there is nothing, everything is possible. Where there is architecture, nothing (else) is possible.* »⁶⁹

Construire c'est ajouter de la matière, c'est à dire remplir, mais l'architecture est espace et l'espace est un vide. Donc construire serait remplir avec du vide ? En effet, c'est ambigu... la notion de vide elle-même est ambiguë.

⁶⁶ De Piranèse, graveur et architecte italien (1720 - 1778) connu pour avoir dépeint des espaces complexes où s'enchevêtrent passerelles, escaliers, etc.

⁶⁷ Propos cités par Frank Vermandel - « La ville en projet, Euralille : stratégies, méthodes, conceptions » in *op. cit.*

⁶⁸ Rem Koolhaas répond à François Chaslin in François Chaslin - *Deux conversations avec Rem Koolhaas et cetera* - éd. Sens & Tonka - 2001.

⁶⁹ Rem Koolhaas - « Imagining Nothingness » - *S,M,L,XL* - éd. The Monacelli Press, Inc. - 1995 (Taschen - 1997).

3.3. Le vide, contemplation et création

« La plus haute philosophie est celle du vide : dans la matière, après l'atome, les neutrons, il n'y a rien. Dans notre corps non plus, en dernier lieu, il n'y a rien. »⁷⁰

Koolhaas soulève une ambiguïté du travail d'architecte : pour créer un espace il faut construire avec de la matière ; pour faire le vide, il faut remplir. L'architecte est convoqué pour faire, pour produire, pour construire. Et si, parfois, il valait mieux ne rien faire plutôt qu'ajouter des choses ? Mais qu'est-ce que « ne rien faire » au juste ? Que penser du *vide* ? C'est dans la tradition orientale (Indes, Chine, Japon...) que des pistes s'offrent à nous.

3.3.1 Le centre est vide

A Euralille existe un vide : la tour-hôtel. C'est un vide par la force des choses, le projet ne s'est jamais construit, ni par Shinohara Kazuo ni par François et Marie Delhay.

Dans les deux projets de Shinohara le centre est vide. Le premier projet est composé de deux parties disjointes séparées par un grand vide. Le deuxième projet s'organise autour d'une grande faille séparant l'hôtel et les bureaux. Dans le projet des Delhay le propos est totalement différent : il adhère à la gare, au parking, au parc, ce n'est plus « une sculpture éthérée, céleste, emprisonnant le vide [mais] une forme quasi-biologique et ronde, émergeant du sol, enserrant étroitement la gare »⁷¹. Il ne me semble pas fortuit qu'un japonais comme Shinohara décide de faire du vide une question centrale de son travail quand on connaît l'importance de cette notion dans les philosophies orientales. D'ailleurs Shinohara confie que « l'espace vide a pour [lui] la même valeur que les « espaces contenantants » »⁷².

Une idée fondamentale de la pensée japonaise est la notion de *centre*. Le *centre* est envisagé comme la « demeure originelle de l'esprit et foyer de l'énergie vitale »⁷³. On retrouve ce terme dans des expressions telles que « garder son centre », « demeurer en son centre » ou « construire son centre », locutions très présentes, par exemple, dans les enseignements des maîtres d'armes. C'est notamment le lieu où va se concentrer le *ki* (énergie vitale) de chaque individu. Mais, traduite en français, cette notion est ambiguë et sa signification profonde peut nous échapper. Il m'est permis d'envisager cette idée de *centre* de manière pertinente grâce à mon expérience d'un *budo*⁷⁴ japonais : l'*aïkido*⁷⁵. C'est par la pratique que cette notion, difficile à saisir dans un référentiel occidental, prend toute sa signification. Cependant pour la clarté de l'exposé il est nécessaire de l'exprimer avec précision par les mots. Je cite donc mon professeur d'aïkido, Bruno Traversi⁷⁶. On notera dans son propos que la notion de *centre* est indissociable de celle du *vide*.

« Il serait en effet précipité d'identifier d'emblée cette notion du « centre » à la conception occidentale que nous en avons comme point physique, résultant d'une mesure spatiale où converge la gravité des choses alentours. En ce sens le centre est pesant, lieu d'assise des existants. Ainsi en est-il du centre de nos villes : endroit empli de

⁷⁰ Taisen Deshimaru - *La pratique du zen* - éd. Albin Michel - 1981.

⁷¹ François Delhay - « La tour hôtel » - *Euralille. Poser, exposer* - éd. Espace Croisé - 1995.

⁷² Kazuo Shinohara - « Texte de présentation » in *op. cit.*

⁷³ Bruno Traversi - *Aïkido. Création et pacification en terre japonaise* - inédit - 2003.

⁷⁴ Voie martiale ou « voie qui mène à l'arrêt du combat » selon le fondateur de l'aïkido.

⁷⁵ Littéralement : voie de l'union avec le *ki*. Art martial japonais créé par Ueshiba Morihei dans la première moitié du XX^e siècle.

⁷⁶ Bruno Traversi est professeur d'aïkido diplômé d'état et de l'aïkikai de Tokyo, 3^eme dan.

monde, où se trouve rassemblée la grande diversité des objets qui peuvent se consommer ou se posséder, compilées la totalité du savoir, la pluralité des activités et des œuvres humaines, multitude des formes, des couleurs.

Tokyo à l'inverse, s'organise autour d'une place centrale vide⁷⁷. Cette organisation de la ville renvoie à une appréhension du « centre » qui diffère de la conception occidentale, appréhension qui transparait à travers tous les arts japonais, architecturaux, graphiques et martiaux.

Ainsi peut-on subsumer un pan entier de la pensée japonaise sous cette phrase : « le centre est vide »⁷⁸ écrite par Myamoto Musashi, le plus célèbre samouraï que le Japon ait porté. [...] Il n'est donc pas étonnant que, s'interrogeant sur le sens originel du budo dans la plénitude de la pensée japonaise, Ueshiba⁷⁹ inaugure sa quête par la notion du « centre » qu'est ce « lieu vide » au cœur des choses et du monde.

Le fondateur de l'aïkido identifie les caractéristiques du « centre » aux attributs particuliers d'Ame no Minaka Nushi. Il caractérise notamment la divinité « de l'Auguste Centre du Ciel » par sa transcendance de l'espace et du temps. Ame no Minaka Nushi occupe une place tout à fait particulière au sein de la cosmogonie japonaise.

Première divinité citée dans le *Kojiki*⁸⁰, son nom n'apparaît plus en aucune autre occurrence à l'intérieur du récit mythologique. Elle se situe donc à l'origine du temps et de l'espace (centre d'expansion de la sphère de l'univers) sans être toutefois comprise dans leur déploiement. »⁸¹

Ueshiba résume la genèse ainsi :

« Dans ce grand espace, à un moment donné, un point est apparu spontanément. C'est ce point qui est à l'origine des dix mille choses de l'univers. Là d'abord il émet le *ki* de la divinité »⁸²

La divinité en question est donc *Ame No Minaka Nushi* dont le nom signifie « Kami (dieu ou esprit) Maître de l'Auguste Centre du Ciel ». Elle est la première divinité à jaillir du vide. De ce centre vide toute chose naît et s'organise. « Le centre est le principe d'harmonie de tous les existants, par lequel les choses s'organisent en un tout cohérent. »⁸³

De manière intuitive je sens, par ma pratique de l'aïkido (physique et spirituelle) qu'une voie est à explorer, d'autant qu'une pensée sur le vide est déjà présente dans le travail de Koolhaas pour Euralille et de Shinohara pour la tour-hôtel. A ce niveau de réflexion il m'est apparu évident d'amorcer un travail se basant sur ces observations. C'est pourquoi lors de différentes esquisses préliminaires, notamment en semaines 27 et 28, j'ai tenté de trouver des applications concrètes pour notre architecture.

⁷⁷ Roland Barthes - *L'empire des signes*- éd. d'Art, Albert Skira - 1970.

⁷⁸ Myamoto Musashi - *Le traité des cinq roues (1643)* - éd. Albin Michel - 1983.

⁷⁹ Fondateur de l'aïkido.

⁸⁰ Livre sacré du Shintoïsme.

⁸¹ Bruno Traversi - *Aïkido. Création et pacification en terre japonaise* - inédit - 2003.

⁸² Ueshiba Morihei, Takahashi Hideo - *Takemusu Aiki* - Byakko Shinko Kai - Tokyo.

⁸³ Bruno Traversi - *Aïkido. Création et pacification en terre japonaise* - inédit - 2003.

Semaine 27 :

Extrait d'un texte du rendu de l'esquisse de la semaine 27 :

« J'organise mes espaces en grands plateaux collectifs, comme un très grand loft en espace continu, avec les cellules individuelles en pourtour. L'espace commun se développe autour du vide et s'ouvre très largement en vis à vis. Les chambres sont à l'extérieur et sont beaucoup plus fermées. J'imagine qu'à l'arrivée le client vient prendre sa clé et son casier, petit meuble à roulettes qui est la condition de l'intimité. Il vient à la fois fermer la chambre et contenir ses objets personnels (costumes, brosse à dents, parapluie, peignoir...) »⁸⁴

Lors de cette première esquisse individuelle, je commence à développer l'idée d'organiser l'hôtel autour d'un vide central. J'ai en tête le travail de Shinohara et son discours énigmatique sur le vide, je pense aussi au travail de Koolhaas à Fukuoka avec ces maisons organisées autour d'un patio sans aucune vue vers l'extérieur.

J'ai l'impression de tenir quelque chose de bien.

Est aussi en germe l'idée d'un espace continu ; pour l'instant il reste morcelé sur plusieurs niveaux. Nous y reviendrons. Le casier fait également son apparition, sa fonction se limite à clore un vide dans la paroi de la chambre, il n'a pas encore revêtu tout le sens qu'il aura plus tard. Nous y reviendrons également.

Extrait du journal de bord du mardi 11 juillet 2003 :

« Bilan de l'esquisse : positif ! à fond les mecs, on a fait une première journée de poubelle ! C'est tout ça de merde qui ne sera pas au rendu final, c'est important. Et surtout ça a prouvé qu'on pouvait produire pas mal en une semaine, ça me rassure. Au début on fait des trucs pourris mais c'est normal... L'essentiel maintenant c'est d'arrêter d'être tiède et trop pragmatique, il faut y aller vraiment, sensiblement, volontairement, passivement, beaucoup. Je ne sais pas quoi faire pour la semaine 28. Vidéo, sans doute. Texte peut-être, ouais ! poésie ou plutôt paroles, ça peut être wild. »⁸⁵

Comme on peut le voir, le résultat ne nous enchante pas particulièrement. Cependant nous sommes enthousiastes pour la suite, décidés à avoir une approche moins intellectuelle, plus ressentie.

⁸⁴ Tristan O'Byrne - « Semaine 27 » - *Interface eba* - 2003.

⁸⁵ Tristan O'Byrne - « Journal de bord » in *op. cit.*

Semaine 28 :

Finalement j'opte pour un rendu en images interactives réalisées en *Flash*⁸⁶. C'est une modélisation 3D d'une Euralille imaginaire telle que j'ai pu la ressentir en restant quelques heures assis à ne rien faire dans le parc Matisse. C'est, en quelque sorte, ma façon de créer le contexte.

Ce qui ressort de cet objet est un sentiment de vide, de silence, d'absence. Le site paraît dépeuplé alors que pourtant il ne l'est pas. La distance entre les différents bâtiments, les tours soulevées au-dessus de la gare, l'inaccessibilité de l'île *Derborence*, l'infranchissable rideau ferré de la gare participent à ce sentiment de confusion. Alors que tout s'affiche clairement sous nos yeux, nous sommes perdus. L'échelle est insaisissable, les choses n'ont pas l'air ordonnées, en tout cas nous n'en pénétrons pas la règle. Pourtant, je le répète, « ça fonctionne », le site est parcouru, vécu, habité par une foule dense et hétérogène...

Extrait du journal de bord du samedi 19 juillet 2003 :

« Il est 4h40, insomnie. Aujourd'hui j'ai fait du flash, trop longtemps, je suis hypnotisé par l'écran d'ordinateur. Trop mangé, bien bu (on boit trop de bière) je peux pas dormir. Alors du coup je me mets à penser et je dors encore moins... Ce soir j'ai dîné avec des amis de l'aïkido alors c'est l'occasion de repenser au centre, au projet etc. surtout que je viens de faire du seitaï⁸⁷ dans mon lit (j'ai les mains comme, je sais pas, attachées ou solidarisées par une force pendant un exercice de respiration, c'est troublant), alors je pense que c'est une erreur de vouloir créer un espace centré (c'est pour les sédentaires ça) si on veut que le centre soit partout. Chacun est au centre tout le temps, donc l'espace doit le permettre... ça veut dire quoi ? Je ne sais pas. Je dois avancer mon mémoire en me posant la question : comment ? Pourquoi c'est la première partie : le mouvement, les nomades etc. et comment ça vient après pour dire la méthode, la voie.

J'ai mal au bide, je suis anxieux, j'ai hâte d'avancer mais je sens que je peux pas tout aborder simultanément alors que je sais que c'est comme ça qu'il faudrait faire... pas assez de temps et, en même temps, le besoin d'en perdre, histoire de se sentir libre...

Merde, il fait jour, il est cinq heures je n'ai pas sommeil, etc.

Je vais essayer de travailler la nuit ; le jour c'est dur : trop chaud, trop de bruit. »⁸⁸

⁸⁶ Logiciel d'animation vectorielle.

⁸⁷ *Seitaï* ou *Katsugen'undo* (mouvement de la force vitale) : forme de *Yoga* créé par Nogushi Haruchika.

⁸⁸ *Op. cit.*

3.3.2 Un univers moniste

« Alors je pense que c'est une erreur de vouloir créer un espace centré (c'est pour les sédentaires ça) si on veut que le centre soit partout. Chacun est au centre tout le temps, donc l'espace doit le permettre... ça veut dire quoi ? Je ne sais pas. »⁸⁹

Lors de mon insomnie j'ai soulevé un point essentiel : le vide est au cœur de chaque chose, il est un point commun à chaque individu. *Ame No Minaka Nushi* est une divinité qui se situe hors de l'espace-temps, elle est le grand centre vide, autrement dit, elle représente ce qu'il y a de commun à chaque chose de l'univers (en japonais : *banyu* « les dix-milles choses », « le tout »). On peut appeler ça le cosmos, le grand architecte ou la physique quantique selon que l'on est bouddhiste, franc-maçon ou physicien. Quant à moi, je développe cette notion principalement du point de vue d'Ueshiba Morihei, car c'est dans le domaine de l'aïkido qu'il m'est le plus facile de m'exprimer. Ses références viennent principalement du Shintoïsme et du bouddhisme et sont envisagées de manière synchrétique. Il n'y a pas d'attachement profond à une doctrine religieuse, l'aïkido est à visée universelle.

Ninifuni est un terme qui vient du bouddhisme Shingon qui signifie : *duel non duel*. C'est un précepte qui affirme que l'univers est Un, que chaque chose est à la fois une partie du tout et le tout lui-même, que fondamentalement il n'y a pas de différences entre soi et autrui. Nous évoluons dans le monde des phénomènes, des sensations, notre rapport quotidien aux choses est duel, nous agissons sur l'extérieur des choses. Nous agissons selon le mode action/réaction. *Ninifuni* signifie qu'au-delà de ces apparences l'essence des choses est unique, c'est le vide. Lors d'un *Satori* (l'éveil), l'homme faisant *zazen*⁹⁰ comprend la non-différenciation des choses : « *ku, le vide, renferme tous les phénomènes* »⁹¹ nous dit le maître zen Deshimaru Taisen. Cette vision moniste⁹² de l'univers est le fondement du bouddhisme zen qui a adopté dès son origine cette phrase du moine Seng-Zhao (384-414) : « *le ciel, la terre et moi avons la même racine. Les dix milles choses [l'univers dans son ensemble] et moi ne sont qu'un seul corps* ». Ueshiba reprend cette formule à son compte en affirmant : « *l'univers et le corps humain sont une même chose. Si l'on ne sait pas cela, on ne comprend pas l'aïkido.* »⁹³

Cette notion peut paraître étrangère à un occidental, Bruno Traversi l'explique avec précision :

« *Habitué à une partition binaire du quotidien où les choses se différencient et s'opposent, où les contraires sont exclusifs l'un de l'autre, il nous est particulièrement difficile de penser le monde à partir de l'Un indifférencié. Cette difficulté augmente encore lorsque l'Un est nommé « Vide ». Civilisation de la substance prégnante, nous n'envisageons ordinairement le vide qu'en contrepartie de l'Être. Vide signifie pour l'occidental l'absence, l'absence de l'être aimé, absence de valeur, absence de matière, absence du support, nous affublons ordinairement le vide de la connotation la plus négative : ce qui n'est pas. A l'inverse, nous l'avons vu, l'Orient désigne le Vide comme le mode originel de l'être, lui conférant les valeurs les plus positives : celles de la vie, de l'ordre, de la beauté, en un mot de l'harmonie. « Le vide dont je parle, disait Ueshiba, n'est pas rien. C'est l'existence et la place de l'existence, le lieu sans objet... »⁹⁴ le Vide parce qu'il est un lieu ouvert, permet l'émergence des « dix milles choses ». Il est la condition même de la plénitude. Enfin, nous nous heurtons à cette pensée par la conception que nous avons de l'acte. L'acte, pour l'occidental moderne, s'élabore dans le complexe cérébro-spinal. Pour la tradition japonaise au contraire l'acte provient du centre, et le centre ouvre sur le Vide.*

⁸⁹ *Op. cit.*

⁹⁰ *zazen* : s'asseoir en méditation (sans but ni esprit de profit, dans une posture de grande concentration).

⁹¹ Taisen Deshimaru - *La pratique du zen* - éd. Albin Michel - 1981.

⁹² Qui considère les choses comme réductible à l'unité.

⁹³ Ueshiba Morihei, Takahashi Hideo - *Takemusu Aiki* - Byakko Shinko Kai - Tokyo.

⁹⁴ *Op. cit.*

L'acte authentique est hiératique, issu d'un monde impersonnel et immuable, garant en quelque sorte de l'homogénéité des transformations qu'il opère, de l'unité dans la diversité de ses expressions. »⁹⁵

C'est en s'ouvrant sur le vide, c'est à dire en s'oubliant soi-même et en acceptant l'idée qu'autrui n'est fondamentalement pas différent de soi, que nos actes sont justes et que l'harmonie se crée. Pour cela il est nécessaire d'abandonner son ego afin de pouvoir accéder à la compréhension intuitive - et innée - du monde, ce que Ueshiba ou Deshimaru nomment le *satori*.

A ce niveau d'étude mes conclusions sont les suivantes :

Dans l'unité en oubliant son ego, on accède au vide, la perception est accrue.

Au centre, dans l'unité du vide, règne l'harmonie.

« L'ordonnance de la multitude des êtres au sein du temps et de l'espace prenant pour principe d'homogénéité leur unité indifférenciée a-temporelle et a-spatiale, autrement dit le Vide, l'individu doit pour agir conformément à la paix (au bon ordre), s'oublier lui-même, faire de soi-même le vide « jiko wo mu ni shite », autrement dit devenir Ame no Minaka Nusbi. »⁹⁶

Voici deux esquisses pour lesquelles nous avons tenté de mettre en application ces principes.

⁹⁵ Bruno Traversi - *Aïkido. Création et pacification en terre japonaise* - inédit - 2003.

⁹⁶ *Op. cit.*

Semaine 30 :

En cette semaine 30 nous sommes arrivés à une étape clef de la phase préliminaire. Nous devons définir le programme de notre immeuble avec précision, lister les intentions programmatiques. Mais je pense que l'intention est fruit du vouloir de l'ego. Avoir une intention nous place dans un rapport duel avec les choses. Alors, comment produire des intentions qui ne seraient pas les conséquences de nos désirs ?

Extrait de l'esquisse de la semaine 30 concernant la méthode :

« Nous écrivons des scénarii. Ils nous permettent de nous placer dans la peau de personnages qui pratiquent les lieux. C'est une approche du programme non pas chiffrée ou sous forme de liste, mais plus fondamentale, de l'intérieur en quelque sorte. De plus, afin de créer de l'inattendu et de stimuler nos imaginations, nous réalisons ces textes d'après une libre adaptation du modèle du cadavre exquis. Chacun d'entre nous écrit une ligne à la suite des deux autres, en voyant donc l'intégralité du texte à chaque fois. Dix textes ont été écrits puis illustrés. Les sept premières illustrations concernent les personnages et les détails d'ambiances des lieux qu'ils pratiquent. Les trois suivantes concernent davantage des parcours au sein du futur immeuble. A la fin, de vrais petits cadavres exquis (c'est-à-dire écrits sans avoir connaissance des mots précédents) ont été produits. »⁹⁷

Par l'écriture collective, cette méthode doit nous permettre un laisser-aller poétique et l'émergence d'intentions impersonnelles. Comme aucun de nous ne peut prendre le contrôle des histoires, chacune d'elles acquiert sa propre autonomie. Les personnages et les lieux apparaissent dans un processus où l'unité - créée par la négation de fait des ego - permet le jaillissement des desseins communs dans une compréhension aigüe des choses.

Extrait du journal de bord du mardi 29 juillet 2003 :

« La semaine 30 est écoulée déjà. Nous avons fait une esquisse programmatique commune. Ne sachant trop par quel bout commencer, nous avons décidé de partir du cœur du problème : les hommes. Nous avons donc imaginé plusieurs scénarii en cadavres-exquis. Le principe est de définir un personnage en quelques mots : il s'appelle, il habite, il vient de, il va à... ensuite chacun de nous écrit une ligne à la suite, ni plus, ni moins. Le but étant de créer des morceaux d'architecture, il est nécessaire de produire de l'imprévu dans le déroulement de l'écriture, d'où la méthode choisie. En effet si chacun de nous écrit une histoire de bout en bout celle-ci correspondra fatalement à une image mentale figée et prédéfinie.

Ensuite nous avons chacun dessiné des vignettes en techniques libres afin de cristalliser un peu ces images mentales protéiformes.

Je trouve le résultat très intéressant et stimulant pour la suite. »⁹⁸

Nourrie de nos observations préliminaires et réalisée par la méthode des (quasi) cadavres-exquis, notre production s'est révélée féconde.. Se sont déterminés les connexions, les parcours, les ambiances, les matériaux... Des choses essentielles que nous n'avions pas réussies à déceler au préalable, nous sont alors apparues comme des évidences. Incontestablement la finesse de la programmation de l'immeuble provient de cette semaine d'esquisse.

⁹⁷ Thomas Lorrain, Tristan O'Byrne, Vincent Sorrentino - « Semaine 30 » - *Interface eba*- 2003.

⁹⁸ Tristan O'Byrne - « Journal de bord » in *op. cit.*

Semaine 32 :

Extrait du journal de bord du vendredi 15 août 2003

« Une pensée pour la vierge Marie mère de dieu malheureusement pas aussi sexy que sainte Rita mère de toutes les purulences. (Vincent me dit qu'elle est la sainte des causes désespérées. C'est donc pour ça que cette icône nous toise depuis le début de notre équipée...) »

Bon sinon je m'empêtre dans mon esquisse 32, ça commence à ressembler à du Dali mais quel bordel je ne m'en sors pas avec mon QH topologique labyrinthique spirallitique... Je pense avoir trouvé certains systèmes exploitables : organisation en tranches des bains sur salle hypostyle de 3 000 m² par exemple... Le gros problème ça va être la structure. Pas la moindre idée de la manière dont ça peut tenir ce fugazzi (beau bordel en italien) Mais aujourd'hui c'est le dernier de mes soucis ! allez ! yabou ! yepi ! Woodstock dès le matin ça fout la super patate ! Aujourd'hui je refais le monde ! Tremblez bande d'incapables ! »⁹⁹

Pour cette esquisse je radicalise les problématiques développées en semaine 27, c'est à dire que je reprends l'idée d'espace centré - cette fois-ci comme conséquence du schéma d'organisation - mais surtout j'affirme l'unicité du lieu en développant un unique espace continu. L'hôtel se trouve alors dans une configuration similaire au musée Guggenheim de Frank Lloyd Wright : un espace commun monte en spirale autour d'un vide central et dessert les chambres situées en périphérie, ouvertes sur cet espace par le vide de l'empreinte du casier (à l'arrivée du client, le casier vient prendre place dans un orifice ménagé dans la cloison de la chambre, y faisant alors office d'armoire).

Ma problématique principale concernant le *quasi-hôtel* est la suivante : comment apporter le calme et la sérénité au *bernard-l'hermite* qui débarque à Lille ? Il faut, je pense, lui offrir la possibilité de faire le vide pour trouver ordre et harmonie. Le maître zen peut n'importe où y parvenir car nous sommes toujours potentiellement au centre, mais le disciple apprend dans un dojo¹⁰⁰, au calme, en compagnie de ses pairs. L'hôtel est conçu dans cet esprit : pour aider le voyageur à retrouver son centre et l'unité, l'espace est continu, rien ne heurte. Deshimaru Teisen exprime parfaitement cette nécessité : « Chaque individu est en butte à la contradiction de deux tendances primordiales : tendance à l'autonomie, pouvoir de refus, manifestation de la personnalité, sagesse, d'une part ; tendance à la communauté, pouvoir d'insertion, attraction d'autrui, amour de l'autre, d'autre part. En *za-zen*, nous intégrons complètement cette contradiction, puisque, dans le dojo, nous sommes à la fois tout à fait seul et tout à fait ensemble. »¹⁰¹

⁹⁹ *Op. cit.*

¹⁰⁰ Lieu où se pratique la *voie*.

¹⁰¹ Taisen Deshimaru - *La pratique du zen* - éd. Albin Michel - 1981.

3.3.3 Faire sans faire

« *Que faites-vous ?*

- *Nous ne faisons rien.*

- *Non, vous faites sans faire.* »¹⁰²

Comment, en occident, concevoir une telle locution ? *Faire sans faire* relève de l'impossibilité, c'est une négation. Pourtant l'orient est riche d'aphorismes de la sorte, à l'image des *Koans*¹⁰³ des maîtres zen. Un *koan* évoquant la modestie peut être ainsi : « *La grande sagesse est comme la stupidité. La grande éloquence, c'est le bégaiement* »¹⁰⁴. A priori contradictoire ou absurde, le *koan* révèle une réalité qu'on ne peut appréhender avec la seule pensée. Il ouvre sur une compréhension plus vaste du monde. Par exemple, comment envisager la calligraphie par la pensée - qui plus est occidentale - quand on admet que le calligraphe n'agit pas par sa propre volonté mais au contraire, laisse les choses se faire ? Il faut de nouveau considérer le monde comme *duel non duel (ninifuni)* c'est à dire à la fois multiple - dans la diversité des formes et des phénomènes - et Un - dans son origine commune -. Nous retrouvons cette pensée dans tous les arts traditionnels du Japon, de la cérémonie du thé aux *budos*. Bruno Traversi l'exprime parfaitement :

« *Au cœur de la tradition japonaise le Centre Vide persiste, telle Ame no Minaka Nushi, à l'orée du monde des formes. Aussi le Centre Vide est-il toujours recherché au moment où jaillit l'apparence des choses. Toute activité, et particulièrement la création artistique, est envisagée sous cet angle. La calligraphie japonaise est par excellence l'art du Centre vide : s'installant dans le recueillement de l'instant, l'artiste pose le pinceau sur la feuille encore immaculée de papier à calligraphier et laisse s'écouler l'encre de chine en un mouvement inspiré. La condition de cet acte est une rétention de la volonté de l'artiste, de son désir d'intersession. La feuille blanche symbolise ici le vide absolu. L'espace se crée à l'instant même où la première goutte d'encre noire se dépose - répétition du commencement de l'univers -. Le créateur ne doit pas être le calligraphe lui-même mais ce Centre Vide, ce Lieu originel de l'existence, principe ordonnateur.*

L'harmonie esthétique, comme juste ordonnancement des formes, nécessite une transcendance rendue à l'immanence. Autrement dit, elle requiert la descente du Ciel sur la Terre. Ce qui est vrai pour les arts graphiques s'applique également à la danse, aux arts martiaux, mais aussi à l'art de gouverner.

L'art du calligraphe consiste donc à opérer l'apparition des formes dans un espace vierge et confiné. Les idéogrammes qui se dessinent se montrent, s'entendent et se comprennent. A l'image du premier point apparu au matin de l'univers, ils possèdent une forme, un son, et un sens. L'artiste tente ainsi de renouveler en lui-même, ce mouvement qui, dans « l'indistinction première », donna naissance aux phénomènes. La résurgence de cette force primordiale doit guider son corps, laissant imprimer sur la feuille les traces de son mouvement spontané. Ce régime d'activité suggère, une primauté ontologique du corps sur la conscience. Le corps est porteur d'une Volonté, d'un ressort différent de la volonté consciente qui dans l'ordre de la création individuelle apparaît secondaire. Le calligraphe est l'observateur de son acte. L'épure se faisant, il découvre le trait. [...]

Dans une attitude similaire à celle du calligraphe, le pratiquant de kyudo recherche le Centre Vide et son régime d'activité céleste. Le kyudo, l'art du tir à l'arc, est une voie explicite vers cet idéal de l'action. Il ne s'agit pas d'atteindre la cible au moyen d'une technicité parfaite comme le font les archers compétiteurs, mais de dépasser le rapport duel qui sépare la cible ronde et l'archer, autrement dit de transcender le rapport sujet/objet. C'est donc par un retour sur lui-même pour atteindre le Centre Vide que l'archer doit atteindre le centre de la cible.

Réalisant l'ascèse vers l'identité des centres, la distance parcourue par la flèche est un objet de méditation pour le disciple de cette voie. Dans le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc, Herrigel présente son expérience

¹⁰² *Op. cit.*

¹⁰³ Originellement : Principe de gouvernement. Ici, problème contradictoire de l'existence. Principe de vérité éternelle transmis par un maître.

¹⁰⁴ *Op. cit.*

auprès d'un maître du kyudo. Il y relate quelques conseils du maître dont celui-ci : « l'art véritable s'écria le maître est sans but, sans intention. Plus obstinément vous perséverez à vouloir apprendre à lâcher la flèche en vue d'atteindre sûrement un objectif, d'autant moins vous y réussirez, d'autant plus le but s'éloignera de vous. Ce qui pour vous est un obstacle, c'est votre volonté trop tendue vers une fin. Vous pensez que ce que vous ne faites pas par vous-même ne se produira pas. »¹⁰⁵ Les exhortations du maître enjoignent l'individu à recouvrer son centre en se détournant des choses extérieures. Car c'est paradoxalement dans son for intérieur qu'il va trouver un contact adéquat avec la cible. Le maître du tir à l'arc ne félicitera pas son élève mais lui dira « pour la première fois, ça a tiré », désignant par le ça, l'Agissement Merveilleux (myoyo) du Centre Vide. [...] D'une manière absolue, lorsque le Centre est actualisé, le pratiquant [d'Aïkido] n'agit plus : restant immobile les choses et les êtres s'agencent spontanément autour de lui. « Le maître du budo ne bouge pas, les gens tournent autour de lui »¹⁰⁶. L'Agissement Merveilleux guide les adversaires de celui qui, restant au Centre Vide, est libéré de toute action ou réaction. Il atteint au non-faire de la Création de la Nature. Les dix-milles choses dont il est le Centre s'ordonnent alors naturellement. »

Comme nous le voyons cette posture, qui est une ouverture au Centre Vide, permettrait aux choses de s'harmoniser naturellement. N'est-ce pas une voie séduisante pour les architectes qui ont depuis toujours cherché des solutions pour régler les problèmes de proportions et d'agencements ? Nous n'avons pas la sagesse et l'expérience nécessaires pour appliquer ces principes à l'architecture, mais ils nous montrent une direction à suivre pour agir avec justesse et ne pas se laisser envahir par notre ego, notre conscience, notre vouloir faire. J'aimerais mentionner ici la position éthique que tient l'architecte Pascal Truffaut, enseignant à l'école d'architecture de Lille, quant au métier d'architecte. Il me semble que c'est une voie modeste et honnête à explorer.

« Pour nous le faire véritable, ultime ne tient pas dans un geste théâtral, débridé, inspiré, tonitruant, souffrant, difficile, pénible. Nous ne sommes pas des créateurs échevelés, décoiffés par le génie. On n'a pas d'écharpe rouge, de chapeau noir, de désirs bleus.

Ici on ne fait rien, on laisse venir, ce qui requiert un talent de tout premier ordre.

On regarde le monde, on le regarde bien, on le regarde complètement, et quelque chose peu à peu de lui-même s'essore et se fait sous nos yeux : on arbitre juste, on guide à peine, on arrose parfois.

« Ne rien faire, n'être l'auteur de rien, laisser les choses à leur intégrité matinale »¹⁰⁷

¹⁰⁵ Herrigel - *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc* - éd. Dervy - 1996.

¹⁰⁶ Itsu Tsuda - *L'Un* - éd. Le courrier du livre - 1975.

¹⁰⁷ Pascal Truffaut - *Penser, voir, faire* - Annuel de l'école d'architecture de Lille 2001-2003. La citation incluse est de Pierre Sansot in *La poésie de la ville*.

Semaine 34 :

Extrait du journal de bord du lundi 25 août 2003 :

« Vendredi dernier nous avons décidé de réaliser une maquette au 1/200 à 6 mains. J'ai insisté pour que nous employions une méthode particulière : ne penser la maquette que de façon volumétrique en s'appuyant sur nos différents backgrounds. Vincent et Thomas se sont pliés à la méthode avec quelques réticences mais finalement avec plaisir. Par contre... il m'a été impossible de continuer dans cette voie. Incapable d'envisager le projet comme un jeu de cubes, je suis parti méditer au parc. Quand je suis rentré ma réflexion ne s'était qu'embrumée un peu plus, par contre Thomas et Vincent avaient fait une maquette, certes approximative mais, je dois l'avouer, intéressante. Ensuite nous avons commencé, ensemble cette fois-ci, une deuxième maquette propre et proportionnée. Nous l'avons abandonnée le soir, inachevée. Ce matin en reprenant la maquette j'estimais que nous avions sous les yeux un truc très intéressant : trois volumes indépendants. Une tour haute vers le lounge Eurostar, un volume soulevé presque cubique à l'endroit du pied de fondation et son pendant du côté du parc quasiment identique formant le troisième volume. J'insiste alors pour envisager le bâtiment de façon programmatique. Petite discussion tendue et on me rappelle que j'abuse un peu et que ce serait quand même intéressant de finir le processus formel jusqu'au bout. Je m'incline, mais je ne peux pas m'y coller... alors je reste à l'extérieur et fais le café.

Je pense que ma position extérieure est intéressante dans ce process. J'arrive à ressentir le potentiel de la forme fabriquée et à en voir aussi (bien sûr) quelques défauts.

2 + 1 = ? Plus de trois je pense. »¹⁰⁸

Cela peut paraître pure fumisterie, mais je pense que mon attitude lors de cette esquisse a été très féconde. J'ai d'abord posé un problème contradictoire : « j'exige de faire une maquette volumétrique en partant du site vide ; mais je m'en vais ». Ensuite je n'ai rien fait. Par mon absence un processus s'est réalisé. Je pense que si j'étais resté, avec mon incroyable mauvaise volonté, l'esquisse aurait échoué.

Cependant, je pense qu'à ce moment je me suis heurté à la limite de ma méthode. Si j'avais su véritablement oublier mon ego et laisser les choses se faire, j'aurais pu participer à la réalisation de cette maquette. Mais ce jour là, mon esprit était pris par l'apparence des choses, j'étais dans un rapport duel au monde. Pris dans le processus intellectuel du projet je n'ai pas su me détacher et me concentrer (ici et maintenant). J'aimerais suivre la voie d'Ueshiba qui s'efforçait de suivre un principe pourtant simple. « Chaque jour, je m'entraîne à me détacher des choses »¹⁰⁹

¹⁰⁸ Tristan O'Byrne - « Journal de bord » - Interface eba - 2003.

¹⁰⁹ Ueshiba Morihei, Takahashi Hideo - *Takemusu Aiki* - Byakko Shinko Kai - Tokyo.

Design (orangé #FF6600)

Comme le maître de kyudo disait « *ça a tiré* » nous pouvons dire : « *ça s'est réalisé* ».

Voilà la forme. Insérée dans une maquette du site. Elle paraît évidente et donne l'impression qu'elle aurait pu être là depuis le début ; elle saute aux yeux. Cette forme nous ne l'avons pas choisie, pas dessinée. Elle est telle qu'elle devait être, le fruit d'une attention particulière à être à l'écoute des signes, du site, des usagers, des contraintes...

Cette forme apparaît juste parce qu'elle n'est pas la volonté d'un ego ou même de trois ego, qu'elle n'est pas le fruit consensuel de trois intentions formelles discutées et pondérées, mais d'un travail attentif et léger. Nous ne sommes les auteurs de rien (d'ailleurs peut-on l'être à trois ?) mais seulement les producteurs d'une architecture en suspens, préexistante, comme pouvait préexister la sculpture dans le bloc de marbre du sculpteur.

Certains musiciens de jazz prétendent que les rythmes préexistent, qu'ils tournent perpétuellement comme une nappe de fond. Et que si on arrive à les sentir, il n'y a plus qu'à se brancher et le jeu du groupe s'harmonise, le rythme transcende les musiciens.

Ici aussi : il n'y avait qu'à se brancher et laisser venir...

3.4. Précisions sur le quasi-hôtel

Le projet du *quasi-hôtel* est issu de l'ensemble de mes réflexions : du constat d'un monde mouvant à l'inspiration de la pensée orientale du vide. Dans cette dernière partie je tiens à préciser les principes généraux qui régissent l'organisation de l'hôtel, les différents espaces qui le composent ainsi que certains détails caractéristiques. Chaque élément est en résonance avec la réflexion globale.

Du mouvement à l'immobilité

Je le répète, la question essentielle relative au *quasi-hôtel* est celle-ci : comment apporter le calme et la sérénité au voyageur qui s'arrête à Lille ? Question que l'on pourrait reformuler ainsi : comment passer du mouvement à l'immobilité ? Le *bernard-l'hermite* doit passer du chaos des réseaux de transports à l'ordre serein d'une coquille accueillante. C'est pourquoi le *quasi-hôtel* s'organise de manière à réaliser cette halte progressivement via un *médiateur*¹¹⁰. Ce médiateur est un casier mobile. Quand le client arrive, le réceptionniste lui remet sa clef et son casier, ensuite le client monte par l'ascenseur jusqu'à l'étage de son choix et roule le casier jusqu'à une chambre libre. Dans la cloison de la chambre un trou accueille le casier, le voyageur verrouille le dispositif, il est chez lui, devenu un habitant.

Le mouvement, qui jusque là s'était prolongé, s'arrête. Il reprendra au moment de son départ quand le client délogera le casier pour l'emmener jusqu'à la réception. Le temps du séjour est une pause, une parenthèse.

Le casier

Le casier joue un rôle multiple. Sa première fonction est utilitaire ; c'est un meuble de rangement. Il prend place dans la chambre comme armoire et permet au client de laisser certaines de ses affaires à l'hôtel entre deux séjours. Il est alors stocké dans un espace dédié. Son second rôle est de ritualiser l'arrivée du voyageur en prenant place dans le processus d'entrée comme médiateur. D'une part il clôt la chambre et signifie alors son appropriation par le client, il rend possible l'intimité. D'autre part il accompagne le client dans son déplacement à l'arrivée et au départ. Le casier porte à la fois les signes de la domesticité par sa fonction, et du voyage par sa mobilité et sa versatilité. De plus, comme il est une condition nécessaire à l'appropriation d'une chambre, il est la première chose commune à l'ensemble des clients du *quasi-hôtel*.

La disparition du casier génère un vide. Ce vide permet d'unifier l'espace en rendant les chambres inoccupées à l'espace commun. Dans le processus global le casier existe aussi, en négatif, par le vide qu'il laisse.

« Le vide n'est pas l'absence - une faune désertique invisible, plutôt qu'un désert -, ni le rien puisqu'il est virtuellement tout. Pour notre civilisation qui cherche à le remplir jusqu'à l'obsession, il est un grand propulseur, partout où il y a du vide nous mettons quelque chose. Or, à mes yeux, le vide est un appel d'air, proche du vertige, et la chute en avant qu'il provoque est déjà positive. J'ai essayé de m'inspirer de l'idée asiatique selon laquelle le vide est plus important que le plein, les objets se décrivent plus par le vide qui les entoure que par leur propre silhouette. »¹¹¹

L'unicité de l'espace

Je pense que pour trouver le calme et profiter d'une halte sereine, il est nécessaire de pouvoir trouver son centre, c'est à dire de faire le vide pour se détacher des choses. Pour que rien ne heurte, l'espace de l'hôtel est continu : les lieux communs se développent en spirale et les chambres inoccupées

¹¹⁰ Voir le chapitre « 2.2 Nos bagages ».

¹¹¹ Philippe Starck - *Explication* - éd. du centre Pompidou - 2003.

sont ouvertes sur les circulations ; dans un plan vertical, l'espace s'étend en haut vers le ciel et en bas vers les bains grâce à un dispositif de conduits vitrés qui traversent les différents niveaux. Comme il est unique, l'espace est partagé par tous à chaque instant. Une perception *non duelle* du monde est alors facilitée. Le fonctionnement se rapproche alors de celui d'un dojo par l'unicité du lieu, la ritualisation des usages et la présence des autres.

Dans la chambre la présence du casier garantit l'intimité.

La chambre

La chambre est petite mais luxueuse. Elle est petite parce qu'il faut garder une *surface équivalent-chambre* correcte tout en offrant de généreux espaces collectifs. Cette chambre n'est pas une offre minimum comme peut l'être une chambre d'hôtel économique car, comme dit Koolhaas, « *le minimum est aussi le frein maximum, une insidieuse répression du luxe ; plus les lignes sont strictes, plus leur séduction est irrésistible. Son rôle n'est pas d'élever vers le sublime mais de minimiser la honte de la consommation.* »¹¹² Or le *quasi-hôtel* est un hôtel de luxe et s'assume en tant que tel. Je pense, d'ailleurs, que le luxe est un excellent moyen pour se détacher des choses (des contingences matérielles notamment). Par l'admirable fonctionnement des éléments de la chambre et leur parfaite ergonomie, par la présence de toutes les choses indispensables et grâce à un service impeccable, il nous est donné d'oublier la matérialité.

La chambre est constituée de deux espaces articulés avec fluidité par une paroi coulissante. Le premier est l'antichambre : dressing où l'on accède au casier, bain et sanitaires. Le deuxième est le lieu où l'on dort et où l'on peut s'adonner à quelques occupations personnelles. Il est meublé d'un lit, de ses tables de chevet, de son inévitable télévision, d'une table (*Tafel 88 aluminium 2000 x 750 x 725* - Maarten Van Severen) montée sur rails suivant l'axe du lit et d'une paire de chaises austères (*Emeco* - Philippe Starck) taillées à la scie circulaire¹¹³.

Des rideaux sont employés pour atténuer les contours, effacer les limites, donner à la chambre une atmosphère céleste, se couper du monde extérieur, découvrir une femme nue dans la baignoire, etc.

« *Le rideau cache. Qu'il y ait quelque chose ou du vide, c'est ce qui est derrière le rideau qui nous attire. Le rideau incite à passer de l'autre côté pour rejoindre l'ombre, le caché. Son mystère nous agrafe. Le rideau cache. C'est la surface de la mise en scène, derrière laquelle quelque chose se prépare. Le rideau s'abat sur une préméditation. C'est le contraire du mur. Là où la masse du mur marque la limite définitive, le plissement et la légèreté du rideau appellent à traverser son opacité et son poids. C'est un endroit fertile.* »¹¹⁴

Les lieux communs

Des lieux communs pour être ensemble, s'asseoir mollement dans un canapé ou fumer un cigare avec un quidam de passage, jouer aux cartes, regarder un bon vieux film, brancher son *laptop* dans un bureau *open-space* pour finir un rapport, être avec des gens, simplement.

Tous ces lieux se développent suivant un même espace qui s'enroule en spirale autour du noyau de circulations et communique avec les trois niveaux de chambres. Nous trouvons :

Un salon, avec une cheminée et des jeux, vers l'intérieur, confiné.

Un fumoir, idem.

Une salle de travail, en bas, face au centre de congrès, au périphérique, près de la gare, pour être connecté au monde de la vitesse.

Un dojo, en haut, face au cimetière, pour être face à la mort.

Une bibliothèque, calme et lumineuse.

¹¹² Rem Koolhaas - *Junkspace - Mutations, Harvard project on the city, Multiplicity...* - éd. arc en rêve / Actar - 2000.

¹¹³ Pour plus de détails, lire en annexe la section intitulée *La chaise*.

¹¹⁴ Philippe Starck - *Explication* - éd. du centre Pompidou - 2003.

Des offices très accessibles pour les petits-déjeuners, jouant également le rôle de micro-cuisines pour de se préparer une collation.

Une salle de projection parce qu'un salon télé c'est vulgaire.

∞. Conclusion

A voir la peur qu'engendrent les vagabonds, les forains, les gitans, les étrangers, les *teufeurs*¹¹⁵ et tous ceux qui ne sont pas fixés et contrôlés, nous pouvons penser que notre société est sédentaire. Cependant il est manifeste qu'un changement s'opère sourdement : un besoin de mouvement réapparaît et c'est une vague de fond.

Quelles que soient ses formes ou ses motivations, ce mouvement est présent. Qu'il soit idéalisé voire fantasmé par des penseurs postmodernes, intellectualisé par des philosophes, critiqué dans des ouvrages ouvertement anticapitalistes comme étant une ruse de l'économie de marché ou porté aux nues avec cynisme par des spécialistes de la consommation, le mouvement est omniprésent, de la philosophie à la cosmétique. Il affecte l'inconscient collectif, et cela se traduit par des changements de comportements, des façons différentes d'envisager l'avenir.

C'est ainsi que nous sommes passés d'une époque d'opposition à une époque de consensus. Fini la lutte des classes, aujourd'hui le combat se situe (au moins théoriquement) dans l'association ou l'infiltration, la synergie ou le détournement, en tout cas dans une optique plus matricielle que mécanique. Cela soulève nombre de paradoxes. Un des plus flagrants est sans doute que nous sommes prêts à accepter un mode de vie communautaire, telle la colocation, dans le but d'acquérir les avantages d'un niveau de vie bourgeois. Un autre exemple est saisissant : il suffit de regarder les clips de rap pour voir que le mouvement hip-hop dans sa quasi-totalité rêve désormais d'un mode de vie bourgeois. Les rappeurs ne se privent pas d'en acquérir les signes et de les afficher de la manière la plus ostentatoire possible. Ce comportement est contradictoire pour un mouvement né du tag qui *territorialise* ses errances par l'arpentage et le marquage des métropoles et dont la base du champ sémantique est le *métro* et le RER. « *Yo man... I mind up my way through the subway, the metro station to absorb the vibration...* »¹¹⁶.

Ces paradoxes sont dans l'air du temps : il n'y a qu'à voir comment notre bonne conscience se gargarise d'insignifiances telles que *Matin brun*¹¹⁷ pour vilipender le fascisme, alors qu'elle feint d'ignorer les expulsions par charters des roms échoués dans les franges de nos agglomérations par manque de moyens pour continuer la route. Lorsque la notion d'habiter se heurte à la notion de mouvement, fatalement la question du nomadisme se pose : sommes-nous devenus des nomades ?

En comparant d'un côté les expériences d'architectures mobiles des années soixante, les utopies futuristes et les récits de science-fiction pour lesquels le nomadisme est envisagé de manière récurrente, et de l'autre les modes d'habiter contemporains que sont la colocation, l'hôtellerie bon marché ou la location de mobil-homes, il apparaît que la question fondamentale n'est plus « comment nous mettre en route ? » mais « comment nous arrêter ? ». Emportés dans un mouvement inexorable, nous sommes des bernard-l'hermite à la recherche de coquilles sereines où faire nos haltes.

C'est pourquoi nous avons voulu, avec Thomas et Vincent, proposer une structure pour habitants mobiles. C'est un immeuble complexe, composé de trois programmes principaux : les *logements consommables*, les bains publics (le *lieu liant*) et le *quasi-hôtel*. Il se situe à Euralille pour être directement connecté aux réseaux de circulations, de communications et de distributions. Le *quasi-hôtel* est une coquille pensée pour accueillir des voyageurs en déplacements particulièrement fréquents. C'est pourquoi il ambitionne d'offrir un vrai moment de calme et d'immobilité au cœur des réseaux, ce qui lui confère une place singulière au centre de ce nœud d'intensités.

Grâce à une ouverture sur la notion du *vide* observée dans le discours de Koolhaas et dans la lignée du travail de Shinohara, j'ai mené une réflexion sur les notions de *vide*, de *centralité* et d'*unicité* dans la pensée orientale. Confortée par ma pratique de l'aïkido, cette réflexion m'a amené, d'une part à développer la spatialité et l'organisation de mon architecture en suivant ces principes, et d'autre part à trouver des applications pour notre méthode de travail collectif. Le point essentiel de cette méthode fut d'effacer nos personnalités au profit du projet. Ce travail aurait pu devenir le lieu de la lutte de trois ego,

¹¹⁵ Les teufeurs sont les personnes qui fréquentent les teufs (fêtes en verlan) autrement appelées rave-parties.

¹¹⁶ Nya - bande originale du film *Louise (take 2)* - Siegfried - 2000.

¹¹⁷ Franck Pavloff - *Matin brun* - éd. Cheyne - 2002.

où chacun aurait affirmé sa personnalité de façon prégnante. Le résultat est un projet que nous avons découvert autant que mené. Nous ne sommes les auteurs de rien ; l'important était de produire.

Le travail que nous avons effectué met fin à nos études. Il est pour moi la démonstration que nous sommes capables de mener à terme un projet d'architecture lié à une réflexion théorique. Il montre également que le travail d'équipe est possible et fécond - l'interface en témoigne - même si certains architectes en doutent encore. Mais il est surtout le moment clef où nous allons passer du statut d'étudiant à celui d'architecte.

Jusqu'à maintenant nous étions dans l'imaginaire, l'immatériel, le cas d'école ; demain nous allons nous confronter à la réalité de l'architecture : sa matérialité.

Je cite Philippe Starck une dernière fois :

« Nous ne travaillons que forcés. C'est le premier indice de la vulgarité structurelle du travail, l'obligation. Le second est le passage à l'acte. Passer à l'acte, c'est prendre au corps, étreindre la matière pour s'éloigner symétriquement du désir et du rêve. Ça a toujours été pour moi un renoncement et un sujet de honte. Mais j'ai dû le faire, pour vivre et sortir de l'égoïsme. Car en même temps qu'il le gâche et le rétrécit, le passage à l'acte légitime le rêve. On arrête de se masturber. Commence alors le partage. »¹¹⁸

¹¹⁸ Philippe Starck - « La vulgarité » - *Explication* - éd. du centre Pompidou - 2003

Annexes

Les intercesseurs

En complément du chapitre sur le mouvement (1.2), voici un extrait du livre *Pourparlers*¹¹⁹ du philosophe Gilles Deleuze. Ce texte vient confirmer que nous assistons à un changement paradigmatique et non anecdotique.

« LES INTERCESSEURS

Si ça va mal dans la pensée aujourd'hui, c'est parce que, sous le nom de modernisme, il y a un retour aux abstractions, on retrouve le problème des origines, tout ça... Du coup, toutes les analyses en termes de mouvements, de vecteurs, sont bloquées. C'est une période très faible, une période de réaction. Pourtant, la philosophie croyait en avoir fini avec le problème des origines. Il ne s'agissait plus de partir, ni d'arriver. La question était plutôt: qu'est-ce qui se passe « entre » ? Et c'est exactement la même chose pour les mouvements physiques.

Les mouvements, au niveau des sports et des coutumes, changent. On a vécu longtemps sur une conception énergétique du mouvement: il y a un point d'appui, ou bien on est source d'un mouvement. Courir, lancer le poids, etc. : c'est effort, résistance, avec un point d'origine, un levier. Or aujourd'hui on voit que le mouvement se définit de moins en moins à partir de l'insertion d'un point de levier. Tous les nouveaux sports - surf, planche à voile, deltaplane... - sont du type : insertion sur une onde préexistante. Ce n'est plus une origine comme point de départ, c'est une manière de mise en orbite. Comment se faire accepter dans le mouvement d'une grande vague, d'une colonne d'air ascendante, « arriver entre » au lieu d'être origine d'un effort, c'est fondamental.

Et pourtant, en philosophie, on en revient aux valeurs éternelles, à l'idée de l'intellectuel gardien des valeurs éternelles. C'est ce que Benda déjà reprochait à Bergson: être traître à sa propre classe, à la classe des clercs, en essayant de penser le mouvement. Aujourd'hui, ce sont les droits de l'homme qui font fonction de valeurs éternelles. C'est l'état de droit et autres notions dont tout le monde sait qu'elles sont très abstraites. Et c'est au nom de ça que toute pensée est stoppée, que toutes les analyses en termes de mouvements sont bloquées. Pourtant, si les oppressions sont si terribles, c'est parce qu'elles empêchent des mouvements et non parce qu'elles offensent l'éternel. Dès que l'on est dans une époque pauvre, la philosophie se réfugie dans la réflexion « sur »... Si elle ne crée rien elle-même, que peut-elle bien faire, sinon réfléchir sur ? Alors elle réfléchit sur l'éternel, ou sur l'historique, mais elle n'arrive plus à faire elle-même le mouvement... »

¹¹⁹ Gilles Deleuze – *Pourparlers* – les éditions de minuit - 1990.

D'un château à l'autre

Dans le chapitre intitulé *Espace et inscriptions sociales* du livre *Anthropologie de l'espace*¹²⁰, Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud rapportent un texte évoquant les coutumes d'une société pour laquelle le rang social d'une personne se mesure à l'étendue du territoire qu'il peut parcourir. L'errance est ici la plus haute distinction.

« Nouvelles-Hébrides.

L'archipel des Nouvelles-Hébrides abrite une société pour laquelle la mer n'est pas une limite au territoire. Plus on occupe une place élevée dans la hiérarchie sociale, plus l'aire de mobilité est vaste. L'élite embrasse les parcours les plus étendus.

n° 179 : J. Bonnemaïson, « *Les voyages et l'enracinement* ».

La hiérarchie des grades des îles du Nord de l'Archipel compte en général 10 à 15 grades (leur nombre varie selon les aires culturelles et les groupes locaux), qui correspondent à trois grandes catégories sociales. Les hommes du commun n'ont en général accès qu'aux 3 ou 4 premiers grades. Les rites de passage se déroulent alors dans un cercle surtout familial : tout homme se doit de passer ces grades s'il veut avoir accès, à sa mort, aux endroits sacrés où reposent ses ancêtres. Autrefois, le degré de mobilité d'un homme du commun était bas ; il ne quittait pratiquement pas les limites de son environnement proche, y compris pour se marier, ce qui représente entre 1 et 5 heures de marche selon l'étendue du territoire de son propre groupe ou de ses alliés immédiats.

Au-dessus, se dessine un groupe intermédiaire constitué surtout par les aînés des lignées familiales dont la somme constitue le groupe local traditionnel. Ces big men atteignent en général les 6, 7 ou 8^o rang de la hiérarchie sociale et jouissent d'un statut plus élevé ; ils ont souvent leur propre nakamal, leur place de danse (nassara) et sont considérés comme des « chefs » de rang moyen. Leur degré de mobilité était dans la société traditionnelle relativement élevé ; ils avaient des relations avec leurs égaux des groupes voisins et y contractaient très souvent mariage. Leur rang leur imposait d'être présents aux principales manifestations cérémonielles de la région. Leur rayon de mobilité dépassait toutefois rarement une journée de marche complète hors de leur propre nakamal. c'est-à-dire qu'il incluait surtout les groupes voisins avec lesquels les relations d'alliance et d'échange avaient été nouées.

Ces chefs de rang moyen contrôlaient la circulation et les échanges à l'intérieur de leur groupe et entre groupes voisins. Dans le cas des groupes littoraux, le rayon de mobilité était plus étendu que dans celui des man bush. Chaque versant littoral avait des relations régulières avec la façade maritime des îles qu'il discernait à l'horizon. La relative sécurité des routes maritimes contrastait en effet avec l'insécurité des routes terrestres qui devaient souvent traverser le territoire, semé d'embûches, de clans opposés, et parfois antagonistes. Aux Nouvelles-Hébrides, la mer n'est jamais apparue comme une séparation. De tout temps, elle fut un lien beaucoup plus qu'une rupture : les vraies frontières politiques et culturelles passent à l'intérieur des terres.

Au niveau supérieur de la hiérarchie, le paysage social et géographique changeait de dimensions. A partir du 10^o grade, et jusqu'au point ultime de la hiérarchie, l'homme devenait un très haut « big man ». Son prestige et son pouvoir débordaient le cadre de son groupe d'origine et englobaient la région entière où il avait droit de libre circulation. Au début du siècle, lors de

¹²⁰ Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud - *Anthropologie de l'espace* - Ed. Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle - 1983.

l'arrivée des premiers missionnaires, le peuple du centre de l'île de Pentecôte, c'est-à-dire un ensemble régional de 4 à 5000 habitants, ne comptait que 5 à 6 très hauts gradés ayant atteint les degrés ultimes du « Léléhutane » (nom donné localement au système des grades). Ces « chefs » détenaient les titres de *tanmonoké* (la fin de la terre) et de *mariak* (ce qui est au-delà). A l'heure actuelle, et bien que le contexte politique et culturel se soit considérablement modifié, le nombre de hauts gradés est resté sensiblement le même que celui de l'époque traditionnelle.

Autrefois, les très hauts gradés possédaient des femmes et des élevages de cochons dans la plupart des groupes locaux qu'ils dominaient politiquement ; leur vie se passait en errance continuelle, « d'un château à l'autre », à l'instar des rois mérovingiens de l'histoire de France, ou plus exactement d'un *nakamal* à l'autre. Cette mobilité continuelle était un privilège de leur rang, en même temps qu'une façon d'affirmer et de vérifier leur pouvoir. La plupart des transactions coutumières et des échanges de cochons de valeur passaient par leurs bons offices. Conviés par leurs égaux en puissance dans d'autres régions ou dans une île différente, ils acquéraient souvent à cette occasion des épouses venant de groupes éloignés et étendaient d'autant leur réseau commercial. »

La clef de Berlin

En complément du chapitre sur les objets (2.2. *Nos bagages*), voici un extrait du livre *Petites leçons de sociologie des sciences*¹²¹ de Bruno Latour, professeur à l'école des mines de Paris.

« LA CLEF DE BERLIN »

[...] Puisque nous avons décidé d'appeler « programme d'action » le script d'un dispositif, quel est le programme d'action d'une telle clef ? « Verrouillez, s'il vous plaît, le portail derrière vous pendant la nuit et jamais pendant le jour. » En quel matériau ce programme est-il traduit ? En mots, bien sûr. Toutes les grandes villes, toutes les assemblées de copropriétaires, tous les journaux de syndicats, toutes les loges de concierges, sont remplis de plaintes, de notices, de récriminations et de grognements sur les portails, leur impossible fermeture et leur impossible ouverture. Mais s'il s'agissait de mots, ou de notices, de hurlements « Fermez la porte ! » ou de pancartes, nous ne serions que dans le monde des signes. Si nous vivions encore aux temps bénis où des concierges veillaient nuit et jour pour ne donner le cordon qu'à ceux qu'ils avaient soigneusement examinés, nous serions plongés dans les relations sociales - à la cordelette près, nous l'avons oublié, laquelle permettait à l'esclave en loge de ne pas dévoiler ses dessous en se levant. Les caftages, dénonciations, graissages de pattes, que permettaient ces relations ont nourri l'intrigue de plus d'un roman. Mais voilà, avec cette clef berlinoise nous ne nous trouvons ni tout à fait dans les signes, ni tout à fait dans les relations sociales. Sommes-nous dans la technique ? Certes oui, puisque nous voici confrontés à des trous de serrure, à une belle clef d'acier à dents, à des gorges et à des lèvres. Certes non, puisque nous découvrons du savoir-faire, des concierges ponctuels, et des fraudeurs obstinés, sans compter notre Serrurier prussien. Rappelons que tous les dispositifs qui cherchent à annuler, détruire, subvertir, contourner un programme d'action, s'appellent des antiprogrammes. Le cambrioleur qui veut passer le portail, les représentants du sexe opposé, poursuivent leurs antiprogrammes, du point de vue, bien sûr, de notre dévoué concierge. Nul ne leur a reconnu de compétence pour passer le porche, mais ils insistent pour passer. Les livreurs, les fournisseurs, le postier, le médecin, les époux légitimes, veulent aussi passer pendant le jour et se croient dotés de l'autorisation nécessaire. La clef berlinoise, le portail, et le concierge sont engagés dans une lutte acharnée pour le contrôle et pour l'accès. Dirons-nous que les relations sociales entre locataires et propriétaires, ou habitants et voleurs, ou habitants et livreurs, ou copropriétaires et concierges, se trouvent médiées par la clef, par la serrure et par le Serrurier prussien ? Le mot de médiation, bien utile, peut devenir aussi l'asile de l'ignorance selon le sens qu'on lui donne. L'un prendra la médiation comme intermédiaire, l'autre comme médiateur.

Si la clef est un intermédiaire, elle ne fait rien en elle-même sinon porter, transporter, déplacer, incarner, exprimer, réifier, objectiver, refléter, le sens de la phrase : « Fermez la porte derrière vous pendant la nuit, et jamais pendant le jour », ou, plus politiquement : « Régions la lutte de classe entre propriétaires et locataires, nantis et voleurs, Berlinois de droite et Berlinois de gauche. » Donnez-moi la société berlinoise, et je vous dirai comment la clef est façonnée ! Les techniques ne sont rien que des discours, totalement exprimables en d'autres médiums. Mais alors, pourquoi cette clef, ces pannetons, ces trous de serrure surréalistes et cette subtile inversion de l'encoche horizontale ? Si le passage à l'acier, au laiton, au bois ne change rien, les médiateurs techniques comptent tous pour du beurre. Ils sont là pour faire joli ; pour faire

¹²¹ Bruno Latour – *Petites leçons de sociologie des sciences* – éd. Points Sciences - 1993.

causer les curieux. Le monde matériel n'est en face de nous que pour servir de miroir aux relations sociales et d'amusement aux sociologues. Certes, il porte le sens, il peut le recevoir, mais il ne le fabrique pas. Le social se fait ailleurs, toujours ailleurs.

Tout change si le mot de médiation s'étoffe un peu pour désigner l'action des médiateurs. Alors le sens n'est plus simplement transporté par le médium mais constitué en partie, déplacé, recréé, modifié, bref, traduit et trahi. Non, l'encoche asymétrique du trou de serrure et la clef à double panneton n'« expriment » pas, ne « symbolisent » pas, ne « reflètent » pas, ne « réifient » pas, n'« objectivent » pas, n'« incarnent » pas des relations disciplinaires, ils les font, ils les forment. La notion même de discipline est impraticable sans l'acier, le bois du portail, et le pêne des serrures. La preuve ? Les propriétaires ne parvenaient pas à construire une relation sociale solidement établie sur la discipline, la coercition verbale, les notices imprimées, les avertissements ou la douceur des mœurs. Les portes restaient béantes pendant la nuit ou closes pendant le jour. C'est pourquoi il leur a fallu étendre le réseau de leurs relations, forger d'autres alliances, recruter le Serrurier prussien, et mobiliser les mathématiques et ses principes de symétrie. C'est parce que le social ne peut se construire avec du social, qu'il lui faut des clefs et des serrures. Et parce que les serrures classiques laissent encore trop de liberté qu'il faut des clefs à double panneton. Le sens ne préexiste pas aux dispositifs techniques. L'intermédiaire n'était qu'un moyen pour une fin, alors que le médiateur devient à la fois moyen et fin. De simple outil, la clef d'acier prend toute la dignité d'un médiateur, d'un acteur social, d'un agent, d'un actif.

La symétrie et la petite brisure de symétrie que l'on voit en regardant par le trou de serrure, sont-elles ou non des relations sociales ? C'est leur donner à la fois trop et pas assez. Pas assez puisque tout Berlin doit en passer par là : impossible de sortir la clef à cause du décalage de l'encoche horizontale. Donc ce sont des relations sociales, des relations de pouvoir ? Non, parce que rien ne laissait prévoir à Berlin qu'une brisure de symétrie, qu'une clef à double panneton et qu'un concierge obsessionnel devaient s'unir pour transformer en point de passage obligé un programme d'action qui, jusqu'ici, n'était fait que de mots et de mœurs. Si je prends ma clef à double panneton qui m'autorise à rentrer chez moi et m'oblige à verrouiller la nuit et m'interdit de verrouiller le jour, n'ai-je pas affaire à des relations sociales, à de la morale, à des lois ? Certes, mais d'acier. Les définir comme des relations sociales continuées par d'autres moyens ne serait pas trop mal, si nous étions capables, justement, de reconnaître aux moyens, aux médias, aux médiateurs, l'éminente altérité, l'éminente dignité que la philosophie moderne leur a si longtemps refusée.

Avec l'altérité, c'est aussi la fragilité qu'il faut leur reconnaître, cette éminente faiblesse que les technologues, cette fois, refusent de leur accorder. Un petit rusé équipé d'une lime suffit pour ravir au concierge son rôle de gardien alternatif. Et ce concierge, à son tour, il faut encore le discipliner. Il ne sert à rien de tenir la clef

en main, car le concierge humain-doit être tenu en main lui aussi afin qu'il déclenche le mécanisme matin et soir ponctuellement. Et la solidité de cette chaîne savoir-vivre-savoir-faire-concierge-clef-serrure-portail n'est pas moins provisoire, car un poseur de code électronique peut maintenant transformer la vigilance du concierge en un signal électrique à horloge et faire de la clef d'acier un code qu'il me faudra mémoriser. Qui est le plus fragile ? « 45-68E » (mon code de porte) ou la belle clef d'acier ? Qui est le plus technique ? L'acier ou la petite comptine « fin de la guerre, Mai 68, Europe » que je me raconte le soir afin de me rappeler ce qui m'autorise à rentrer chez moi ? Laquelle, de cette solide clef ou de cette comptine mnémotechnique câblée dans mes neurones est-elle la plus durable ?

Considérez des choses, vous aurez des humains. Considérez des humains, vous êtes par là même intéressé aux choses. Portez votre attention sur des choses dures, les voici qui deviennent douces, molles ou humaines. Portez votre attention sur les humains, les voici qui deviennent électriques, automatiques ou logiciels. Nous ne pouvons même pas définir précisément ce qui

rend les uns humains et les autres techniques, alors que leurs modifications et remplacements, leurs chassés-croisés et leurs alliances, leurs délégations et représentations, nous pouvons les documenter avec précision. Faites de la technologie, vous voici sociologue. Faites de la sociologie, vous voilà tenu d'être technologue. Il ne vous est pas plus possible d'échapper à cette obligation, à cette liaison, à ce suivi, à cette poursuite, qu'il ne vous est loisible d'entrer la nuit à Berlin dans votre immeuble sans sortir votre clef et refermer la porte derrière vous. C'est maintenant (et depuis deux a trois millions d'années) inscrit dans la nature des choses.

Le lecteur a dû se demander depuis le début comment les Berlinoises s'y prenaient pour accrocher cette clef surréaliste à leur porte-clefs. Sans compter que deux pannetons au lieu d'un, c'est une chance de plus de déchirer ses poches. Je ne veux pas les laisser dans l'angoisse. Le Serrurier prussien a dû se mettre à l'invention d'un porte-clefs berlinois, petit étui doté de griffes qui tient le panneton auquel est attaché un anneau, lequel, à son tour, autorise l'accroche à un porte-clefs, lequel peut se fixer à la ceinture.

Avec les médiateurs, en effet, commencent toujours des chaînes de médiateurs, autrement appelées réseaux. On n'en finit jamais. Mais les sociologues, comme les technologues, frères ennemis, croient pouvoir finir, les uns sur le social, les autres sur des objets. La seule chose qu'ils ne parviennent pas à terminer, c'est leur guerre fratricide, guerre qui nous empêche de comprendre le monde où nous vivons. »

La chaise

Dans chaque chambre il y a deux chaises. Ce ne sont pas des fauteuils sympathiques, confortables pour discuter entre amis - ceux-là sont dans les espaces communs - mais des chaises en alu, austères, même un peu raides. Elles sont là pour que l'on puisse écrire, penser, y jeter ses vêtements. Elles ne masquent pas le fait que l'objet principal, qui a toute notre attention dans la pièce, est le lit.

Pour passer sous la table (mobile) et pour signifier qu'il ne faut pas s'attacher aux choses, aux objets (même de luxe) elles sont coupées à la moitié du dossier à l'aide d'une scie circulaire.

J'ai choisi la chaise Emeco de Starck car il fallait une chaise simple, sans style, qui sait se faire oublier. J'avais d'abord pensé à la chaise Marie, sorte de non-chaise absolue, en plastic transparent, sans aucun style, mais il fallait quelque chose de plus luxueux, de plus intemporel aussi.

Voici un extrait du catalogue de l'exposition *Explication* consacrée à Philippe Starck au centre Pompidou en 2003¹²².

« Quant à Emeco, c'est une vieille, vieille compagnie américaine du début du siècle, de chaises en aluminium, embouties, soudées, polies. Tout est fait à la main. C'est une compagnie qui ne fait que de l'aluminium car son principal client était la Navy [...] Alors ce projet, c'était quoi? Un projet assez simple et finalement compliqué. Il faut revenir un petit peu en arrière ou, en tout cas, de côté, pour comprendre. J'ai plus ou moins lancé ce mouvement de la petite chaise en plastique bien dessinée et pas chère, à l'image de cette chaise **Emeco**. C'est juste, totalement juste, c'est bien. Mais il faut comprendre que ça a ses avantages et ses désavantages. Une petite chaise en plastique, pour qu'on en augmente la qualité, il faut que personne n'y touche, pour qu'on en descende le prix, il faut que personne n'y touche. Autrement dit, des chaises comme ça vont rendre service à beaucoup de gens en définitive parce qu'ils vont avoir des objets de très bonne qualité, dans plein de couleurs différentes, avec une vraie longévité, à un prix très bas. Mais ça ne rend aucun service aux travailleurs, ça ne donne pas de travail, ça donne simplement du profit final. O.K. Modernes, intelligentes, désincarnées, mais pas tout à fait justes quand même, pas tout à fait équilibrées. Emeco, c'est le contraire. C'est une chaise qui revient à la fin relativement cher, car c'est beaucoup d'heures de travail - je crois qu'il faut huit heures pour en fabriquer une - donc c'est dix fois, peut-être même plus, presque cinquante fois le prix d'une petite chaise en plastique. Mais par contre, ça fait vivre des gens, ça protège des savoir-faire, c'est de la sueur, c'est de la main, c'est du sang, c'est de la vie humaine. Je trouve ça magnifique de voir dans la petite chaise en plastique, la théorie, l'automatisme, la technologie, l'intelligence de la désincarnation et dans la chaise Emeco, en plus, de la chair, du sang, de l'humain, de l'apprentissage. C'est pour ça que j'ai appelé cette collection «Héritage», Héritage parce qu'en relançant l'usine, en relançant la production ce que j'ai fait, ça sert. Ça a servi à protéger l'investissement de temps, du temps que toutes ces personnes avaient passé pour apprendre à faire à la perfection leur soudure, leur polissage, et le transmettre à des jeunes gens qui continuent. »

¹²² Philippe Starck - *Explication* - éd. du centre Pompidou - 2003.

Bibliographie

Essais :

- Archigram - *A guide to Archigram 1961-74* - Academy editions - 1994.
- Roland Barthes - *L'empire des signes* - éd. d'Art, Albert Skira - 1970.
- Augustin Berque - *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains* - éd. Belin - 2000.
- Yves Boisvert - *Le monde postmoderne, Analyse du discours sur la postmodernité* - éd. P'Harmattan, logiques sociales - 1996.
- Patrice Bollon - *Esprit d'époque, Essai sur l'âme contemporaine et le conformisme naturel de nos sociétés* - éd. du Seuil - 2002.
- François Chaslin – *Deux conversations avec RemKoolhaas et cætera* – éd. Sens & Tonka - 2001.
- Gilles Châtelet - *Vivre et penser comme des porcs, de l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés* - éd. Exils, essais - 1998.
- Constant, P. Virilio, P. Meyer, J. Duvigneaud - *Nomades et vagabonds* - éd. 10/18.
- Denis Couchaux - *Habitats nomades* - éd. Alternative et parallèles - coll. AnArchitecture - 1980.
- Dominique Desjeux, Anne Monjarret, Sophie Taponier - *Quand les français déménagent - Circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie des français* - éd. P.U.F. - 1998.
- Gilles Deleuze – *Pourparlers* – les éditions de minuit - 1990.
- Deshimaru Taisen - *La pratique du zen* - éd. Albin Michel - 1981.
- Laurence Duboys Fresney - *Atlas des français* - éd. Autrement, sciences humaines - 2002.
- Yves Grafmeyer - *Sociologie urbaine* - éd. Nathan Université - 1995.
- Rem Koolhaas, Stefano Boeri... - *Mutations, Harvard project on the city, Multiplicity...* - éd. Arc en rêve / Actar - 2000.
- Rem Koolhaas - *S,M,L,XL* - éd. The Monacelli Press, Inc. - 1995 (Taschen - 1997).
- Bruno Latour – *Petites leçons de sociologie des sciences* – éd. Points Sciences - 1993.
- Jean-Pierre Liégeois - *Tsiganes* - éd. PCM - 1983.
- Michel Maffesoli - *Du nomadisme, vagabondages initiatiques* - éd. Le livre de poche - 1997.
- Abraham A. Moles - *Théorie des objets* - éditions Universitaires - 1972.
- Moriyama Takashi - *L'abécédaire du japon* - éd. Picquier poche - 1997, 1999.
- Myamoto Musashi - *Le traité des cinq roues (1643)* - éd. Albin Michel - 1983.
- Claire O'Byrne - *Du fou à l'aliéné, de l'aliéné au citoyen... Un projet de structure alternative, lieu de resocialisation* - Sous la direction de J. Bossard, P. Darras et J. Eloy - 1992.

- Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud - *Anthropologie de l'espace* - Ed. Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle - 1983.
- Georges-Hubert de Radkowski - *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme* - éd. P.U.F. - 2002.
- Harry Rand - *Hundertwasser* - éd. Taschen - 1994.
- Shinohara Kazuo - *30 maisons contemporaines* - éd. SADG, l'Esquerre Paris - 1979.
- Philippe Starck - *Explication* - éd. du centre Pompidou - 2003.
- Bruno Traversi - *Aïkido. Création et pacification en terre japonaise* - inédit - 2003.
- Pascal Truffaut - *Penser, voir, faire - Annuel 2001-2003* - éd. l'école d'architecture de Lille - 2003.
- Tsuda Itsu - *L'Un* - éd. Le courrier du livre - 1975.
- Ueshiba Morihei, Takahashi Hideo - *Takemusu Aiki* - Byakko Shinko Kai - Tokyo.
- Pascale Weil - *A quoi rêvent les années 90. Les nouveaux imaginaires. Consommation et communication* - éd. du Seuil, points, essais - 1993.

Auteurs divers :

- Errants, nomades, voyageurs* - Catalogue d'exposition - Centre de Création Industrielle / Centre Georges Pompidou - 1980.
- Euralille, poser, exposer* - éd. Espace Croisé - 1995.

Périodiques :

- Caroline Béhague - *La Gazette Nord - Pas de Calais* - n° 7540 - 25 septembre 2003.
- Michaela Bobasch - *Vivre en colocation, une solution économique, à condition de s'accorder* - Le Monde - mercredi 18 septembre 2002.

Auteurs divers :

- L'effet Deleuze (articles)* - Magazine littéraire - n°406 - février 2002.
- Transformations* - bulletin de la société française des architectes - éd. P.P.N. - mars 1987.

Romans :

- Jack Kerouac - *Sur la route* et *Les anges vagabonds* - éd. Folio - 1960 et 1965.
- Franck Pavloff - *Matin brun* - éd. Cheyne - 2002.
- Christopher Priest - *Le monde inversé* - éd. Folio - 1974.

Bandes-dessinées :

Jean-Claude Forest, Paul Gillon - *Les naufragés du temps, la mort sinieuse* - éd. Bd Hachette - 1975.

Otomo Katsuhiro - *Akira* (1984) - éd. Glénat - 1999.

Luc et François Schuiten - *La Terre creuse, Zara* - éd. Les humanoïdes associés - 1985.

Schuiten et Peeters - *Les murailles de Samaris* - éd. Casterman - 1983 - *La fièvre d'Urbicande* - éd. Casterman - 1985.

Sites Internet :

Thomas Lorrain, Tristan O'Byrne, Vincent Sorrentino - *Interface eba* - <http://perso.wanadoo.fr/everything.but.architecture/> - 2003.

Frédéric de Bourguet - *colocation.fr* - 2002

Musique :

Siegfried / Nya - bande originale du film *Louise (take 2)* - 2000.